

Faculté de philosophie, arts et lettres

« Rex quondam Rexque futurus »

Étude en miroir du récit de la mort d'Arthur dans la *Vera Historia de morte Arthuri* et *Le Morte Darthur* de Malory.

Auteur : Hélène Joseph
Promoteurs : Lambert Isebaert et Guido Latre
Année académique 2018-2019
Master en langues et lettres anciennes, orientation classiques.

Remerciements

Quelle longue quête s'achève ici ! Quête de savoir, quête d'identité, quête au cours de laquelle j'ai dû me forger une épée de détermination et un bouclier de résilience. Au terme de cette aventure, je ne peux qu'exprimer ma reconnaissance...

Je remercie Monsieur Latre et Monsieur Isebaert, conseillers plus avisés encore que Merlin, pour leur confiance et leur patience infinie.

Je remercie les professeurs et le personnel universitaire, qui se sont montrés bardes passionnés et alliés diligents durant ce long apprentissage.

Je remercie ma marraine, ma sœur aînée et l'ensemble de ma famille, fées parfois effrayantes mais toujours bienveillantes, pour leur soutien et leur compréhension.

Je remercie Inès, Maxime, Arthur, Anaële, Camille, Amélie, Nicolas, Élodie et tous mes compagnons de la Table Ronde pour leur aide et leurs encouragements précieux.

“To strive, to seek, to find, and not to yield”, A. Tennyson.

Table des matières

I.	Introduction	3
a.	Choix du sujet et méthodologie	3
b.	Arthur, une figure littéraire	4
II.	La <i>Vera Historia de morte Arthuri</i> : contexte, traduction et analyse	7
a.	Contexte	7
b.	Traduction	19
c.	Analyse	23
III.	Malory's <i>Le Morte Darthur</i> , livre XXI, 4-7 : contexte et analyse	33
a.	Contexte	33
b.	Analyse	46
IV.	Synthèse comparative.....	63
V.	Conclusion	67
	Bibliographie	69

I. Introduction

a. Choix du sujet et méthodologie

La légende arthurienne, sans cesse analysée et revisitée, a profondément marqué l'imaginaire occidental, et en particulier celui du monde anglo-saxon. Cependant, les récits arthuriens en latin sont relativement peu discutés (à l'exception de l'œuvre de Geoffroy de Monmouth). Il nous paraît donc pertinent de proposer un travail sur l'un de ces textes méconnus. Le texte latin présenté ici est la *Vera Historia de morte Arthuri*, un écrit datant de la fin du XII^e siècle et originaire de l'île de Bretagne. Le récit, inscrit dans la tradition galfridienne, raconte les derniers instants du roi Arthur.

À l'inverse de la *Vera Historia de morte Arthuri*, *Le Morte Darthur* de Thomas Malory a eu un impact considérable sur l'imaginaire anglo-saxon. Le monde arthurien cristallisé par Malory s'est vu continuellement repris et réadapté, pour finalement parvenir au public actuel principalement sous la forme de romans de *fantasy*, de films et de séries télévisées. Il nous semble dès lors intéressant d'analyser face à face ces deux récits, l'un presque inconnu et l'autre fameux, et d'observer leurs différences et leurs similarités ainsi que les raisons de celles-ci. Pour bien comprendre ces textes et leurs enjeux, il importe également d'avoir une bonne compréhension de leurs contextes de production, et de se pencher sur l'histoire politique, sociale, culturelle et littéraire de l'Occident médiéval.

Au vu de l'écart de longueur important entre ces deux textes, il convient d'abord de délimiter un cadre narratif sur lequel exercer notre observation. Ainsi, en nous calquant sur le cadre de la *Vera Historia*, nous choisissons pour notre travail l'extrait de *Le Morte Darthur* qui présente les derniers instants d'Arthur, depuis la mort de Mordred jusqu'à l'inhumation présumée du roi et la présentation du débat concernant son sort. La question de la représentation de la figure d'Arthur et de sa mort se trouve donc au cœur de notre étude.

Ce travail est divisé en trois chapitres. Après avoir conclu cette introduction avec un aperçu de l'histoire littéraire de la figure d'Arthur, nous traiterons dans notre premier chapitre de la *Vera Historia de morte Arthuri*, en commençant par présenter son contexte de production. Une

traduction personnelle du texte latin sera ensuite proposée, suivie d'une analyse littéraire. Viendra alors notre deuxième chapitre qui introduira le contexte de production de *Le Morte Darthur*, avant de procéder à une analyse de l'extrait choisi. Enfin, nous soumettrons, avant de conclure, une brève synthèse comparative des deux textes analysés.

b. Arthur, une figure littéraire

La littérature arthurienne, terme qui désigne l'ensemble de la production littéraire présentant un discours sur la figure du roi Arthur ou d'un personnage associé à sa légende, couvre une vaste période et une large gamme de genres variés. Elle ne pourrait faire preuve d'uniformité puisqu'elle ne découle ni d'une œuvre originale ni d'un auteur en particulier. Hybride d'éléments à l'origine culturelle multiple, cette littérature connaît néanmoins plusieurs phases de développement, influencées par des œuvres prépondérantes qui eurent pour effet d'ancrer dans une tradition partagée une structure reconnaissable, des éléments et des motifs récurrents. Il est donc possible d'observer à travers l'ensemble de la littérature arthurienne la permanence de thèmes, dont les premiers sont la grandeur, le pouvoir, l'identité et la religion¹. Arthur est le personnage central et centralisateur autour duquel croît cette littérature. Il incarne la royauté et les idées de destin, de grandeur et de chute². Il n'est pourtant pas une figure figée. Selon les époques, les langues, les auteurs, les genres, il se pare de caractéristiques différentes. Cette introduction a donc pour but de présenter un aperçu de l'évolution de la figure d'Arthur au Moyen Âge.

Dès le VII^e siècle, le nom d'Arthur apparaît dans la tradition galloise³. On le retrouve évoqué à plusieurs reprises dans des poèmes et des *Vies* de saints. Probablement sous l'influence d'une tradition orale bien vivante, il est montré dans un rôle de chef guerrier héroïque étroitement lié au monde féerique et au concept de l'Au-Delà. Déjà présent dans ces premières apparitions, le questionnement autour de sa mystérieuse disparition continue d'agiter les esprits

¹ FULTON H., « Introduction: Theories and Debates », in ID. (dir.), *A Companion to Arthurian Literature*, Malden, Wiley-Blackwell, 2009, p. 1.

² KNIGHT S., *Arthurian Literature and Society*, London, Macmillan, 1983, p. 14-15.

³ DELCOURT T., « Histoire, textes, mythes », in ID. (dir.), *La légende du roi Arthur*, Paris, Bibliothèque nationale de France, 2009, p. 11.

pendant des siècles⁴ et donne naissance, au Pays de Galles, à un messianisme arthurien porteur de la volonté d'indépendance du peuple gallois⁵.

C'est à partir du IX^e siècle qu'Arthur entre dans l'historiographie latine. S'il y fait ses débuts auprès de Nennius – un moine gallois – en tant que chef de guerre historique, valeureux et conquérant⁶, c'est le clerc Geoffroy de Monmouth qui, au XII^e siècle, l'inscrit véritablement dans l'histoire littéraire et culturelle. Son *Historia Regum Britanniae*, composée vers 1138, est le premier grand jalon dans la cristallisation de la légende d'Arthur. Geoffroy y façonne la figure du Roi conquérant et chrétien⁷ et fonde le mythe littéraire d'Arthur⁸.

Le mythe arthurien tel qu'on le retrouve chez Geoffroy de Monmouth se propage en Angleterre par l'intermédiaire d'auteurs tels que Wace, qui vers 1155 compose son *Roman de Brut* en anglo-normand, et Layamon, auquel on doit le poème en anglais *Brut*, daté de la fin du XII^e siècle⁹. La figure d'Arthur, déjà ethniquement et culturellement associée au peuple gallois, se teinte des couleurs anglaises à partir des Plantagenêt au XII^e siècle – en particulier avec Richard Cœur de Lion – et les souverains ne manqueront pas d'en user afin de légitimer leur pouvoir de façon dynastique¹⁰ (en affichant une volonté de se rattacher par filiation à Arthur) et idéologique (grâce à l'*imitatio* du roi idéal)¹¹.

Tandis que les récits arthuriens se répandent aux quatre coins de Grande-Bretagne, la légende est essaimée sur le continent et prend son essor dans la deuxième moitié du XII^e siècle grâce à l'œuvre de Chrétien de Troyes. Celui-ci est le deuxième grand fondateur du mythe littéraire d'Arthur. Il introduit en effet de nouveaux éléments-clefs tels que la figure de Lancelot et le Graal, et apporte sa dimension courtoise au mythe¹². Son œuvre aura une influence immense sur la tradition romanesque. Arthur est désormais le centre fixe de la Cour. Il passe de sujet des

⁴ SKZILNIK M., « L'Arthur médiéval : Rex quondam rexque futurus », in BESSON A. (dir.), *Le roi Arthur au miroir du temps*, Dinan, Terre de Brume, 2007, p. 33-34.

⁵ JANKULAK K. et WOODING J. M., « The Historical Context: Wales and England 800–1200 », in FULTON H. (dir.), *op. cit.*, p.78 ; GUYÉNOT L., *La mort féerique. Anthropologie du merveilleux (XII^e-XV^e siècle)*, Gallimard, Paris, 2011, p. 84-87.

⁶ SKZILNIK M., *op. cit.*, p. 34.

⁷ DELCOURT T., *op. cit.*, p. 12.

⁸ SKZILNIK M., *op. cit.*

⁹ *IBID.*, p. 36-37.

¹⁰ *IBID.* ; AURELL M., « Henry II and Arthurian Legend », in HARPER-BILL C. et VINCENT N. (dir.), *Henry II: New Interpretations*, Woodbridge, Boydell Press, 2007, p. 393.

¹¹ *IBID.*, p. 389.

¹² DELCOURT T., *op. cit.*, p. 12-13.

exploits à objet d'admiration. Il incarne les qualités chevaleresques et devient un modèle non plus de chef guerrier mais de souverain courtois, détenteur d'une autorité morale. Ce transfert de sujet à objet implique qu'Arthur n'a plus la possibilité de prendre part à des aventures, puisqu'il doit maintenir l'ordre à la cour, et il occupe dorénavant une place secondaire dans la plupart des récits. Cette évolution de la figure d'Arthur donne naissance à un motif grandissant de l'isolement d'Arthur ; et l'on observe dans les traditions plus éloignées de la chronique historique un repli de la figure du roi au profit de ses chevaliers¹³.

D'autres romans français sont également composés en parallèle, et bientôt la production arthurienne s'étend à toute l'Europe occidentale. Des œuvres sont écrites en gallois, latin, anglais et français, mais également en allemand, néerlandais, italien et espagnol. À partir du XIII^e siècle, les romans en prose foisonnent – parmi eux, les célèbres *Parzival*, *Perlesvaus* et *Lancelot-Graal*. La production diminue aux XIV^e et XV^e siècles et les récits entretiennent un lien de plus en plus éloigné avec la cour d'Arthur¹⁴, avec toutefois quelques exceptions majeures telles que *Sir Gawain and the Green Knight*, la *Alliterative Morte Arthure*, et l'œuvre de Thomas Malory¹⁵. Dès la fin du XV^e siècle, le développement de l'imprimerie permet une diffusion accrue des romans arthuriens mais la composition elle-même se raréfie¹⁶.

De la production arthurienne médiévale semblent se dégager trois images principales de la figure d'Arthur. Premièrement, l'image du *dux bellorum*, conquérant chrétien, liée à la tradition de la chronique¹⁷ - en particulier latine. Deuxièmement, l'image du roi courtois et conciliateur, garant de l'ordre et de l'harmonie, liée à la tradition du roman¹⁸ – plus particulièrement en vers. Et enfin, l'image du héros surnaturel associé au monde féerique, héritée de la tradition du fantastique gallois¹⁹.

¹³ SKZILNIK M., *op. cit.*, p. 41-42.

¹⁴ DELCOURT T., *op. cit.*, p. 15.

¹⁵ IBID. ; SKZILNIK M., *op. cit.*, p. 50.

¹⁶ DELCOURT T., *op. cit.*, p. 16.

¹⁷ FULTON H., « Introduction: Theories and Debates », in ID. (dir.), *op. cit.*, p. 4 ; SKZILNIK M., *op. cit.*, p. 33.

¹⁸ IBID.

¹⁹ Qu'Helen Fulton nomme *Welsh fantasy* (voir FULTON H., « Arthur and Merlin in Early Welsh Literature: Fantasy and Magic Naturalism », in ID. (dir.), *op. cit.*, p. 84, 93.

II. La *Vera Historia de morte Arthuri* : contexte, traduction et analyse

La *Vera Historia de morte Arthuri* est éditée en 1981 par Michael Lapidge sur base du manuscrit London, Gray's Inn, MS 7, daté du début du XIV^e siècle et contenant une version complète du texte, ainsi que du manuscrit London, British Library, MS Cotton Cleopatra D.III., contenant une version abrégée insérée dans le *Chronicon Monasterii de Hales*, texte datant également du tout début du XIV^e siècle. Lapidge établit ces deux manuscrits comme étant des témoins indépendants du texte²⁰. D'autres manuscrits ont depuis été retrouvés : London, British Library, MS Cotton Titus A.XIX ; Paris, Bibliothèque de l'Arsenal, MS 982 ; Paris, Bibliothèque Nationale, MS lat. 6401D ; Oxford, Bodleian Library, MS Digby 186²¹. Lapidge estime pouvoir situer la datation du texte entre 1136 – date à laquelle il situe l'*Historia regum Britanniae* de Geoffroy de Monmouth – et 1203²². Siân Echard, quant à elle, considère que le texte a été produit avant la dernière décennie du XII^e siècle²³. Les deux auteurs semblent cependant bien s'accorder sur une origine galloise du texte.

Ce chapitre vise en premier lieu à contextualiser le texte de la *Vera Historia de morte Arthuri* temporellement, géographiquement et littérairement à partir des déductions de Michael Lapidge. Une traduction personnelle est ensuite présentée, élaborée sur base de l'édition de Lapidge, avec l'aide de la traduction de Lapidge et la consultation de la traduction de Martine Furno²⁴. Enfin, une analyse axée sur la question du genre littéraire en lien avec le substrat culturel et sur la représentation de la figure d'Arthur viendra clore ce chapitre.

a. Contexte

²⁰ LAPIDGE M., « Additional Manuscript Evidence for the *Vera Historia de Morte Arthuri* », in BARBER R. (dir.), *Arthurian Literature II*, Cambridge, D.S. Brewer, 1982, p. 81.

²¹ IBID., p. 163-168 ; BARBER R., « The Manuscripts of the *Vera Historia de Morte Arthuri* », in ID. (dir.), *op. cit.*, p. 163-164.

²² LAPIDGE M., *op. cit.*, p. 81.

²³ ECHARD S., *Arthurian Narrative in the Latin Tradition*, Cambridge, Cambridge University Press, 1998, p.81.

²⁴ FURNO M. (trad.), « La Véritable Histoire de la mort d'Arthur », in WALTER P. (dir.), *Arthur, Gauvain et Méliadoc: récits arthuriens latins du XIII^e siècle*, Grenoble, Éditions littéraires et linguistiques de l'université de Grenoble, 2007, p. 64-73.

La *Vera Historia de morte Arthuri*, dont l'auteur est inconnu, est un texte qui fut composé selon toute vraisemblance au seuil du XIII^e siècle au Pays de Galles. Le siècle écoulé représente pour l'Europe une période d'essor qualifiée par beaucoup de « renaissance ». Après des débuts plutôt chaotiques, les temps médiévaux se montrent plus cléments envers le monde occidental et le nouveau millénaire relance celui-ci dans un nouvel élan dynamique : la population croît, l'économie se développe, les villes s'agrandissent²⁵. Le système administratif de plus en plus efficace permet une centralisation du pouvoir autour du souverain, tel Henri II ou Philippe Auguste, et le développement d'une Cour royale²⁶. Le monachisme chrétien continue de s'implanter sur les terres européennes et l'on voit émerger de grands centres tels que Cluny²⁷. La piété occidentale trouve une nouvelle expression à travers l'éclosion de l'art gothique et l'édification de grandes cathédrales. Sur les chantiers immenses de ces cathédrales sont engagés une pléthore d'artisans et de bâtisseurs qui ne cessent de faire évoluer les techniques, et la cathédrale devient un lieu de réunion au cœur de la vie urbaine, attirant la population de l'extérieur et favorisant les échanges et le commerce²⁸. Les Croisades et l'instauration des États latins d'Orient mettent les Occidentaux en contact étroit avec le monde arabe et permettent le développement des relations commerciales ainsi que la découverte des sciences arabes²⁹. Tous ces éléments forment la base de l'essor culturel et littéraire que connaît l'Europe du Moyen Âge classique, essor qui atteint son faîte au XII^e siècle.

C'est à cette époque que germe la littérature arthurienne dans un terreau culturel tout particulier. L'Europe de l'Antiquité tardive et du haut Moyen Âge connaît des phases de migrations et de conquêtes à répétition³⁰. Après des siècles de domination romaine, le pouvoir passe aux mains des peuples germaniques qui, dans une ascension spectaculaire, fondent les futurs grands royaumes d'Europe occidentale. Certains, comme les Wisigoths, les Francs ou les Saxons, s'installent sur d'anciens territoires romanisés avec une forte population celte³¹. S'ensuit un mélange ethnique entre les différents groupes, principalement celtes et germaniques, subissant une forte influence de la romanité. Parallèlement à ces bouleversements géopolitiques, le

²⁵ DUBY G. (dir.), *Une histoire du monde médiéval*, Paris, Larousse, 2013, p. 169.

²⁶ IBID., p. 171.

²⁷ IBID., p. 169-170.

²⁸ IBID., p. 201-202.

²⁹ IBID., p. 199.

³⁰ IBID., p. 29.

³¹ IBID., p. 32-33.

christianisme renforce ses institutions et s'implante durablement à travers l'Europe, notamment grâce au monachisme³². Cependant, la foi chrétienne ne se répand pas de manière uniforme dans l'ensemble de la société médiévale. Une distinction s'observe entre le clerc, lettré et formé aux questions philosophiques et théologiques, et le laïc, pétri de traditions populaires héritées des divers groupes ethniques présents³³. Sous l'impulsion de la partie laïque de la société, des éléments païens intègrent le christianisme par un processus de « folklorisation du christianisme », selon l'expression de Laurent Guyénot. « En résumé, l'Europe traverse jusqu'à la fin du XI^e siècle une période d'intense brassage et de sédimentation culturelle, dont le résultat est une civilisation plus pagano-chrétienne que judéo-chrétienne »³⁴. Il en découle un mélange d'autant plus diversifié que les religions préchrétiennes n'étaient pas un système clos, mais soumis aux influences des cultures co-occupantes ou voisines. En effet, il existait déjà auparavant des relations entre les systèmes religieux celtes, gréco-romains, germaniques et scandinaves³⁵. Ainsi, les croyances, folklores et littératures du Moyen Âge résultent de ce brassage de culture. Se dégagent alors dans ce contexte les deux grandes figures héroïques médiévales : le saint et le roi, que Jacques Le Goff rattache respectivement à l'héritage chrétien et à l'héritage barbare associé à la tradition biblique des Livres des Rois³⁶.

La société médiévale se caractérise donc par une forte multiculturalité dont l'influence sur la production littéraire est indéniable. Un deuxième grand trait de cette société est l'importance de la dimension religieuse. Le religieux, défini par Jean-Claude Schmitt comme un « vaste système de représentations et de pratiques symboliques grâce auquel les hommes de cette époque ont donné un sens et un ordre au monde, c'est-à-dire, simultanément, à la nature, à la société et à la personne humaine »³⁷, est présent sur tous les plans, depuis les grands questionnements intellectuels aux plus petites occupations de la vie quotidienne³⁸. L'Occident médiéval ne fait pas de distinction entre le profane et le religieux³⁹. Cette religiosité invite à la lecture symbolique de toutes choses, lecture qui leur prête un caractère sacré. Le sacré ne réside donc pas uniquement dans ce qui émane de l'Église mais peut être trouvé dans tout autre

³² IBID., p. 39.

³³ GUYÉNOT L., *op. cit.*, p. 53-56.

³⁴ IBID., p. 18.

³⁵ IBID., p.25-26.

³⁶ voir LE GOFF J., *Héros du Moyen Âge, le Saint et le Roi*, Gallimard, Paris, 2004.

³⁷ GUYÉNOT L., *op. cit.*, p. 58-59.

³⁸ IBID., p. 16-17.

³⁹ IBID., p. 58-59.

domaine. Cette pensée symbolique omniprésente dans la culture médiévale rend impossible une distinction nette entre le religieux et le magique – Guyénot parle même de dimension magique dans certaines pratiques de l'Église, comme l'usage des reliques, de l'eau bénite et du signe de croix⁴⁰. L'un des domaines où ces frontières sont les plus perméables est le domaine littéraire et narratif. Littérature pieuse et folklore s'échangent mutuellement⁴¹, et l'entière de la culture littéraire et intellectuelle est imprégnée de la pensée symbolique, qui invite le lecteur à déchiffrer les sens symboliques au travers d'indices textuels⁴². Toujours selon Guyénot, l'une des caractéristiques les plus marquées de cette religiosité médiévale est l'importance du discours sur l'au-delà et la mort. Les multiples croyances entretenues à ce sujet se confrontent dans un rapport dialectique. Chaque croyance répond à d'autres croyances contraires⁴³. Ces discours sur la mort ne sont pas émis uniquement par l'Église, et l'on peut distinguer dans les idées laïques sur la mort deux pôles : le premier est centré sur la mort héroïque, récompensée par le Paradis, et le second sur la « malemort », la mort tragique ou infamante⁴⁴. La production littéraire est parcourue par cette question lancinante des fins dernières.

Dans ce contexte européen métissé et empreint de religiosité sur fond de pensée symbolique et magique, où la figure du roi se dégage comme modèle à partir des anciennes structures barbares influencées par le christianisme et où le questionnement sur l'au-delà ne fait que croître en importance, la Bretagne⁴⁵ fait figure de cas particulier. La Bretagne est en effet un prime exemple de mixité. À l'approche du nouveau millénaire, elle abrite plusieurs groupes culturels et linguistiques, tels que Gallois, Gaëls, Saxons et Danois, qui, avec le christianisme venu d'Irlande, subissent une influence accrue de la culture latine et irlandaise. Ces groupes entretiennent des relations commerciales et politiques qui donnent lieu à une interpénétration des cultures et font naître une notion d'identité expansive et plurielle⁴⁶. Tout comme sa voisine l'Irlande, la Bretagne a gardé de fortes traces des cultures préchrétiennes. Cela est probablement dû à une romanisation plus faible et plus tardive que sur le continent, à une christianisation adoucie par l'intermédiaire irlandais, et au contact avec les peuples scandinaves qui ne sont pas

⁴⁰ IBID., p. 58-59.

⁴¹ IBID., p. 59.

⁴² IBID., p. 13.

⁴³ IBID., p. 16-17.

⁴⁴ IBID., p. 20-21.

⁴⁵ Le terme « Bretagne » désigne dans le contexte médiéval l'actuelle Grande-Bretagne, à différencier de la « Petite Bretagne », ou Bretagne armoricaine, aujourd'hui nommée simplement Bretagne.

⁴⁶ JANKULAK K. et WOODING J. M., *op. cit.*, p. 73.

christianisés avant le X^e-XI^e siècle⁴⁷. Au début du XI^e siècle se présentent deux nouveaux arrivants : les ordres religieux réformés – clunisiens et cisterciens – et les Normands. Les ordres bénédictins réformés apportent un nouveau souffle au monachisme insulaire, relancent l'éducation littéraire et génèrent une vague d'intérêt pour la tradition locale et l'histoire britannique⁴⁸.

Au cœur de l'éclosion de la légende arthurienne se trouvent les rapports entre Gallois et Normands. Face à ces nouveaux occupants et inspirés par cet attrait du passé, les Gallois ont recours à l'idée d'une Bretagne autrefois unifiée, gouvernée par les Britons⁴⁹ et dont la prospérité a été interrompue par les Saxons mais qui doit être rétablie. C'est un thème que l'on trouve de manière récurrente chez les auteurs provenant du Pays de Galles⁵⁰. Dans le corpus gallois, l'emploi d'une figure historique locale telle que saint David de Ménévie⁵¹ comme représentant de l'Église de Bretagne contre les revendications normandes⁵² préfigure l'usage de la figure d'Arthur. Car après leur prise de contrôle en 1066, les Normands, accompagnés de barons bretons, mettent en place une politique de suppression systématique des résistances locales et les terres nouvellement acquises sont confiées au fur et à mesure aux nobles bretons et normands. Cette politique s'étend aux alliés des Saxons en Gwynedd et Dyfed⁵³, bien que le royaume de Gwynedd parvienne à rester aux mains des princes gallois jusqu'à la mort du dernier de la lignée au XIII^e siècle⁵⁴. Les Normands eux aussi se montrent intéressés par l'Histoire – et surtout par l'idée d'exprimer leur propre vision de cette Histoire. Pour ce faire, ils manient les médias de l'époque avec adresse, parfois jusqu'à ce que l'on pourrait qualifier de propagande – comme dans le cas de la tapisserie de Bayeux – et jouent sur la représentation de leur identité : ainsi, ils passent de colons scandinaves à dirigeants français en à peine un siècle et demi⁵⁵. Ils patronnent des œuvres pseudo-historiques qui procurent légitimité à leur entreprise de « réunification » de la

⁴⁷ GUYÉNOT L., *op. cit.*, p. 14.

⁴⁸ JANKULAK K. et WOODING J. M., *op. cit.*, p. 73, 77.

⁴⁹ Le terme « Britons », ou « Bretons insulaires », se rapporte aux Celtes occupant l'ancienne Bretagne.

⁵⁰ *IBID.*, p. 78.

⁵¹ Saint David, évêque de Ménévie (*Mynyw* en Gallois, *Menevia* en latin, aujourd'hui St David's), est le saint patron du Pays de Galles.

⁵² *IBID.*, p. 77.

⁵³ Gwynedd est un royaume du nord du Pays de Galles, et Dyfed est un royaume du sud du Pays de Galles intégré par la suite au royaume de Deheubarth.

⁵⁴ *IBID.*, p. 78.

⁵⁵ *IBID.*

Bretagne sous la gouvernance d'une royauté sacrée⁵⁶. À cet effet, ces œuvres puisent dans la tradition britannique et dans la « matière de Bretagne ». Vu les liens des Normands avec le duché de Bretagne et la présence de nobles bretons dans l'armée de Guillaume, il est possible que les Normands aient eu un accès préalable à cette matière par l'intermédiaire des Bretons, qui partagent dans une certaine mesure avec les Gallois une tradition historique⁵⁷. Mais le peuple gallois se garde bien de reconnaître les Normands comme maîtres de la Bretagne. Unis autour du souvenir d'une Bretagne appartenant aux Britons, les Gallois sont agités par un esprit prophétique annonçant le rétablissement de leur ancienne grandeur, remontant probablement à l'arrivée des Saxons et qui reste bien présent jusqu'aux XV^e et XVI^e siècles⁵⁸.

Cet espoir nourrit un climat d'insoumission au Pays de Galles⁵⁹. Au début du XII^e siècle, Henri I Beauclerc, second fils de Guillaume le Conquérant à monter sur le trône, réussit à calmer les ardeurs des princes gallois et appointe ses propres hommes aux marches galloises pour renforcer les frontières⁶⁰. Peu après la mort d'Henri I, les Gallois voient dans l'opposition chaotique pour la couronne entre Mathilde, la fille d'Henri, et son cousin Étienne de Blois l'occasion parfaite de récupérer les territoires des marches et déclenchent la Grande Révolte de 1136⁶¹. Henri II, fils de Mathilde d'Angleterre et de Geoffroy d'Anjou, monte sur le trône en 1154, et témoigne rapidement d'une volonté de récupérer les territoires perdus en Écosse et Pays de Galles depuis la mort d'Henri I et de restaurer la prééminence anglo-normande en Bretagne⁶². En 1157 et 1162, il mène ses premières campagnes au Pays de Galles, suite auxquelles il force les seigneurs gallois à lui rendre hommage⁶³. Cet événement entraîne en 1164 une rébellion générale à travers le Pays de Galles contre le contrôle anglais, menée par Owain ap Gruffydd⁶⁴, roi de Gwynedd⁶⁵. Henri II prépare alors une campagne pour éteindre cette rébellion et résoudre

⁵⁶ IBID., p. 78-79.

⁵⁷ IBID., p. 79.

⁵⁸ GUYÉNOT L., *op. cit.*, p. 84-87.

⁵⁹ IBID.

⁶⁰ GREEN J., *Henry I: King of England and Duke of Normandy*, Cambridge, Cambridge University Press, 2009, p. 133.

⁶¹ DUFFY S., « Henry II and England's Insular Neighbours », in HARPER-BILL C. et VINCENT N. (dir.), *op. cit.*, p. 146.

⁶² IBID., p. 132.

⁶³ IBID., p. 134.

⁶⁴ Aussi appelé Owain Gwynedd, il est le frère de la figure féminine de la révolte de 1136, Gwenllïan ferch Gruffydd, et le grand-père de Llywelyn le Grand.

⁶⁵ IBID., p. 135.

le problème gallois⁶⁶, mais il connaît un échec cuisant en 1165. Il décide de regagner le continent en abandonnant les seigneurs des marches à leur sort⁶⁷. Cela a pour conséquence d'encourager les Gallois dans leur entreprise, qui, ainsi galvanisés, se lancent de plus belle à l'assaut des bastions anglo-normands au Pays de Galles. Henri II, quant à lui, obligé de régler ses affaires sur le continent, a hâte de rentrer en Bretagne pour éteindre les velléités galloises, possiblement inquiet d'une alliance entre Gallois, Écossais et Bretons, annoncée par un messianisme celtique autour de la figure d'Arthur⁶⁸. Les Gallois et les Anglo-Normands prennent le dessus à tour de rôle, avant que la situation ne se calme quelque peu en 1171 grâce à un traité entre Henri II et Rhys ap Gruffydd⁶⁹, souverain du royaume de Deheubarth⁷⁰, même si persistent encore quelques poches de résistance⁷¹. Le royaume de Gwynedd, divisé, stagne jusqu'au début du XIII^e⁷².

La volonté normande d'investir le passé britannique et l'opposition galloise contre les nouveaux envahisseurs en recourant à ce même passé vont servir de moteur à l'essor de la légende arthurienne. Le développement de la culture de cour fournit un cadre propice aux évolutions littéraires et à la croissance de la littérature arthurienne. En effet, dès Henri I, les souverains normands atteignent un remarquable degré d'éducation, Henri I et Henri II étant eux-mêmes instruits en latin et en droit⁷³. C'est sous le règne d'Henri II – de 1154 à 1189 – que la cour se singularise réellement. Comme l'affirme Siân Echard, la cour angevine⁷⁴ n'est ni fixée, ni unique⁷⁵. Henri II est un monarque itinérant, toujours sur les routes pour visiter ses différents domaines. La Cour ne désigne donc pas un ensemble défini de gens réunis en un seul endroit, mais elle est constituée de différents groupes : premièrement, le roi et ses *familiars*, qui voyagent avec lui ; deuxièmement, les mesnies des grands seigneurs résidant sur les différents territoires gouvernés par celui-ci et qui bénéficient de sa faveur ; et troisièmement, les membres

⁶⁶ IBID., p. 136.

⁶⁷ IBID., p. 138.

⁶⁸ IBID., p. 142 ; GUYÉNOT L., *op. cit.*

⁶⁹ Aussi appelé « Le Seigneur Rhys », fils de la princesse Gwenllïan ferch Gruffydd et de Gruffydd ap Rhys, roi de Deheubarth.

⁷⁰ Grand royaume du sud du Pays de Galles.

⁷¹ DUFFY S., *op. cit.*, p. 145.

⁷² LLOYD J. E., *A History Of Wales From The Earliest Times To The Edwardian Conquest*, Londres, Longmans, Green and Company, 1991, p. 536.

⁷³ ECHARD S., *op. cit.*, p. 6 ; JANKULAK K. et WOODING J. M., *op. cit.*, p. 79.

⁷⁴ Le terme « angevin » fait référence à l'expression « empire angevin », qui désigne le vaste territoire des possessions d'Henri II et de ses successeurs directs, Richard I et John.

⁷⁵ ECHARD S., *op. cit.*, p. 5 : « The Angevin court (...) is neither fixed nor single ».

de l'administration, postés principalement à Westminster⁷⁶. L'entourage du roi et de ses *familiares* comprend un nombre important de clercs⁷⁷, et ce nombre semble croître tout au long du règne d'Henri II. L'appareil administratif angevin fait un usage considérable de *magistri*, clercs sortis de l'université⁷⁸, et permet l'ascension de clercs originaires de la basse ou moyenne chevalerie, moyennant un passage par Paris ou Bologne et un attachement à la mesnie d'un proche du souverain. On assiste donc à l'émergence d'une sorte de classe intellectuelle, constituée d'hommes dont la maîtrise du verbe permet une nouvelle évolution dans la gouvernance et la littérature britannique⁷⁹.

Se pose alors la question du patronage : la production littéraire arthurienne, composée par ces clercs-courtisans⁸⁰, est-elle au service des souverains normands ? En effet, les Plantagenêt en particulier, après l'Anarchie⁸¹, doivent résoudre un problème de légitimité. Henri II, après son accession au trône, se trouve face à une remise en question de sa légitimité⁸² due à un handicap généalogique qu'il tente de compenser en invoquant une ascendance prestigieuse⁸³. Mais sous son règne, la figure d'Arthur reste avant tout liée aux peuples brittoniques⁸⁴ et il est difficile pour Henri II d'user de la matière de Bretagne à son avantage⁸⁵. La croyance prophétique du retour d'Arthur continue à circuler et alimente l'esprit de rébellion des Celtes⁸⁶. Elle est utilisée comme arme de propagande chez les Gallois pour inciter à la lutte contre les Normands⁸⁷. Il est d'ailleurs probable que la volonté d'Henri ait joué un rôle dans la découverte de sa sépulture présumée à Glastonbury en 1191, censée prouver la mortalité du roi légendaire et anéantir les espoirs gallois, bien que lui-même soit mort avant l'exhumation⁸⁸. Pour une appropriation anglo-normande de la figure d'Arthur, il faut se tourner vers les fils d'Henri II : Richard I, qui admire Arthur et aurait été en possession d'Excalibur – avant d'en faire don au roi de Sicile – et Geoffrey, duc de

⁷⁶ IBID.

⁷⁷ IBID., p. 8.

⁷⁸ IBID., p. 9.

⁷⁹ IBID., p. 10.

⁸⁰ IBID., p. 1-2.

⁸¹ « L'Anarchie » désigne la guerre civile anglaise qui eut lieu entre 1135 et 1153 entre les partisans de Mathilde d'Angleterre et Étienne de Blois.

⁸² AURELL M., *op. cit.*, p. 381.

⁸³ IBID., p. 382.

⁸⁴ IBID., p. 388.

⁸⁵ IBID., p. 392.

⁸⁶ IBID., p. 388.

⁸⁷ IBID., p. 390.

⁸⁸ IBID., p. 388-389, 392.

Bretagne, qui nomme son fils unique Arthur⁸⁹. C'est seulement à partir de la fin du XII^e qu'Arthur figure dans l'ascendance des rois anglais⁹⁰. Henri aurait-il donc joué un rôle actif dans la production d'œuvres arthuriennes ? Il n'y a pas de réelles preuves de commande ni d'implication⁹¹. Mais l'éclat et le prestige à trouver dans les parallèles avec le roi idéal et sa cour merveilleuse, et plus largement dans une effervescence littéraire et créatrice unique⁹², n'ont pas échappé au souverain et l'ont certainement convaincu d'encourager la présence et l'activité des hommes de lettres à la cour⁹³.

Ces hommes de lettres avaient pour objectif d'influencer les mœurs de la classe guerrière dirigeante⁹⁴. L'exercice du pouvoir très personnel qui caractérise cette époque⁹⁵ explique l'intérêt des lettrés pour les domaines de l'éducation et de la politique, intérêt qui se traduit dans leurs écrits. L'on y observe une forte récurrence du thème de la royauté ainsi qu'une présence marquée du ton ironique⁹⁶ et de la plaisanterie, qui permettent d'exprimer une opinion sans trop de danger⁹⁷. En effet, les intellectuels de la cour ont pour volonté d'apporter conseil au souverain et de l'orienter vers un exercice du pouvoir vertueux et juste⁹⁸. Parmi les auteurs de la cour, nous trouvons des auteurs avec des origines galloises, anglo-saxonnes et autres. Ces auteurs sont bel et bien les produits de ce milieu multiculturel particulier évoqué auparavant. Les cercles littéraires anglo-normands sont caractérisés par des origines ethniques diverses et un mélange culturel qui impliquent l'usage de plusieurs langues. Ce plurilinguisme permet une ouverture sur la culture orale, qui imprègne alors la culture écrite⁹⁹. La transmission des traditions orales – surtout narratives – est assurée de manière plus permanente et légitime par les écrits latins des clercs¹⁰⁰. Cette ouverture sur la culture orale et locale explique en grande partie la forte présence du merveilleux et du fantastique dans la littérature insulaire du XII^e siècle¹⁰¹. Nous pouvons citer ici en exemple des auteurs anglo-gallois tels que Geoffroy de Monmouth, Gautier Map et Giraud de

⁸⁹ IBID., p. 389.

⁹⁰ IBID., p. 393.

⁹¹ IBID., p. 393 ; ECHARD S., *op. cit.*, p. 6.

⁹² SHORT I., « Literary Culture at the Court of Henry II », in HARPER-BILL C. et VINCENT N. (dir.), *op. cit.*, p. 360.

⁹³ AURELL M., *op. cit.*, p. 393 ; ECHARD S., *op. cit.*, p. 6.

⁹⁴ IBID., p. 11.

⁹⁵ IBID., p. 17.

⁹⁶ IBID., p. 18.

⁹⁷ IBID., p. 15.

⁹⁸ IBID., p. 17.

⁹⁹ SHORT I., *op. cit.*, p. 340.

¹⁰⁰ IBID., p. 341

¹⁰¹ IBID., p. 349 ; ECHARD S., *op. cit.*, p. 21.

Barri, qui puisent dans la mémoire collective celte¹⁰² – Geoffroy en assimilant ses récits à la tradition historiographique, Gautier et Giraud en présentant des récits fantastiques¹⁰³. Ce phénomène occasionne un flou au niveau des frontières entre genres littéraires¹⁰⁴. Outre sa valeur narrative, l’usage de l’élément fantastique n’est pas non plus dénué de sens. Comme nous l’avons déjà dit auparavant, la dimension religieuse omniprésente implique une importance de la pensée symbolique. Les moines et les clercs sont aptes à percevoir le divin à travers des signes, caractéristique que l’on retrouve chez les chroniqueurs comme Guillaume de Malmesbury¹⁰⁵. Le merveilleux et le fantastique permettent une expression symbolique qui n’est pas, pour la pensée de l’époque, incompatible avec un discours plus rationnel¹⁰⁶. Le latin lui-même n’est plus employé uniquement pour des discours historiques, politiques ou satiriques, mais son usage dans le cadre de la littérature arthurienne relève davantage du registre de la fiction imaginaire¹⁰⁷. Selon Siân Echard, cet emploi plus trivial et romanesque de la langue latine est sans doute facilité par le statut périphérique de la Bretagne dans la culture latine¹⁰⁸.

C’est dans ce contexte que la légende arthurienne se développe et s’impose comme sujet littéraire de premier plan. Il existait déjà une tradition arthurienne importante au Pays de Galles, comme en témoignent les traces dans les écrits gallois et les *mirabilia* de l’*Historia Brittonum* de Nennius¹⁰⁹, que Geoffroy de Monmouth utilise comme source pour l’histoire ancienne de la Bretagne¹¹⁰. Historien le plus populaire de son siècle¹¹¹, Geoffroy puise sans hésitation dans le folklore celte¹¹² auquel il a un accès privilégié grâce à ses origines galloises. Son *Historia regum Britanniae* est l’un des textes arthuriens médiévaux les plus lus¹¹³. Écrite vers 1138¹¹⁴, l’*Historia* relate l’histoire de la Bretagne depuis sa fondation par Brutus, descendant légendaire d’Énée,

¹⁰² SHORT I., *op. cit.*, p. 348.

¹⁰³ ECHARD S., *op. cit.*, p. 21.

¹⁰⁴ IBID., p. 18 ; SHORT I., *op. cit.*, p. 360.

¹⁰⁵ IBID., p. 335

¹⁰⁶ IBID., p. 360-361.

¹⁰⁷ ECHARD S., *op. cit.*, p. 11-12.

¹⁰⁸ IBID., p. 24-25.

¹⁰⁹ FULTON H., « Arthur and Merlin in Early Welsh Literature: Fantasy and Magic Naturalism », in ID. (dir.), *op. cit.*, p. 89.

¹¹⁰ JANKULAK K. et WOODING J. M., *op. cit.*, p. 78.

¹¹¹ SHORT I., *op. cit.*, p. 349.

¹¹² IBID., p. 360.

¹¹³ ECHARD S., *op. cit.*, p. 31.

¹¹⁴ Certains chercheurs la situent plutôt vers 1136 (voir FULTON H., « History and Myth: Geoffrey of Monmouth’s *Historia Regum Britanniae* », in ID. (dir.), *op. cit.*, p. 45).

jusqu'à la conquête des Saxons au VI^e siècle¹¹⁵. L'on y retrouve à partir du livre IX l'histoire du règne d'Arthur. Il n'existe pas au Moyen Âge de distinction nette entre Histoire et fiction. L'Histoire est avant tout une branche de l'éloquence qui implique une organisation formelle des récits. La notion de « vérité historique » repose alors non pas sur des faits, mais sur une utilité morale. Geoffroy se sert en outre de l'autorité inhérente au latin pour inscrire davantage son œuvre dans la tradition savante et rhétorique de l'historiographie, tout en jouant cependant avec des récits que l'on qualifierait de fictifs ou littéraires¹¹⁶. Au cœur de son entreprise réside l'idée d'une Bretagne celte autrefois unie et puissante¹¹⁷. Geoffroy compose son œuvre précisément dans un contexte où ses compatriotes gallois étaient en pleine rébellion contre les Normands occupant le sud du Pays de Galles, profitant de la guerre civile qui semait le chaos en Angleterre¹¹⁸. La période de l'Anarchie expliquerait justement le pessimisme persistant face à la marche implacable de l'Histoire qui plane dans l'œuvre de Geoffroy¹¹⁹. Il est néanmoins difficile de situer Geoffroy au niveau politique. *Magister* associé à Oxford¹²⁰, il est de l'entourage de Robert de Gloucester, fils illégitime d'Henri I et demi-frère de Mathilde qui pourvoit à l'éducation du jeune Henri II, auquel il dédie principalement son *Historia*¹²¹, ce qui laisse supposer des liens avec la monarchie normande. L'*Historia* met pourtant en avant, en leur consacrant un livre entier, les prophéties de Merlin annonçant le retour de la souveraineté brittonique – déjà répandues chez les peuples celtes – et les lie de manière définitive à la figure d'Arthur¹²². Helen Fulton ne voit pas là nécessairement une marque de rébellion, mais interprète cela plutôt comme un possible avertissement adressé aux souverains normands – qui peinaient encore à légitimer leur pouvoir – les invitant à observer les modèles de royauté exemplaires tels qu'Arthur¹²³, sans quoi ils risqueraient de se voir à leur tour détrôner par les Britons ou de nouveaux envahisseurs¹²⁴. En contrepartie, l'*Historia* procure aux Normands la possibilité de se

¹¹⁵ IBID.

¹¹⁶ ECHARD S., *op. cit.*, p. 32.

¹¹⁷ JANKULAK K. et WOODING J. M., *op. cit.*, p. 78.

¹¹⁸ AURELL M., *op. cit.*, p. 367.

¹¹⁹ ECHARD S., *op. cit.*, p. 38

¹²⁰ IBID., p. 31.

¹²¹ AURELL M., *op. cit.*, p. 366-367.

¹²² IBID., p. 390.

¹²³ FULTON H., « History and Myth: Geoffrey of Monmouth's *Historia Regum Britanniae* », in ID. (dir.), *op. cit.*, p. 56.

¹²⁴ IBID., p. 48-49

rattacher à Arthur grâce à la présence des Bretons parmi eux et à la description de l'installation des compagnons d'Arthur en Gaule, sur les terres de la future Normandie¹²⁵.

Dans cette œuvre caractérisée par une vision sombre de la royauté et de l'Histoire, l'épisode arthurien, qui représente entre un cinquième et un tiers de l'œuvre¹²⁶, est établi comme central pour l'histoire britannique¹²⁷. On y retrouve toutes les idées exprimées ailleurs dans l'*Historia*, et cet épisode au cours duquel la Bretagne semble atteindre au plus haut degré possible un idéal de prospérité et de paix rend d'autant plus marquant le retour au chaos et au pessimisme¹²⁸. À partir d'une matière principalement orale et fragmentée, Geoffroy parvient à composer un récit ordonné, avec une cohérence chronologique¹²⁹. La longueur du passage et ses particularités stylistiques semblent suspendre l'enchaînement rapide de l'Histoire caractéristique du reste de l'œuvre et concourent à l'impression d'âge d'or que les pages sur les accomplissements d'Arthur nous dépeignent, rendant la chute d'autant plus brutale¹³⁰. Cette chute se conclut par la description de la bataille avec Modred, et puis la mort d'Arthur. Celle-ci est décrite d'une manière étonnamment brève qui annonce le retour de l'Histoire en marche et renforce l'aura pessimiste du texte¹³¹. Cependant, la mort du roi reste ambiguë¹³² et l'*Historia* fournit la première mention du départ d'Arthur blessé pour Avalon¹³³. La figure d'Arthur chez Geoffroy marque toute la tradition de la chronique et plus généralement la tradition britannique : Arthur se présente en modèle de roi-guerrier, sage et généreux, doué en guerre et en politique ; mais il est aussi un symbole national, d'abord produit d'une prophétie pour les Gallois, et puis porteur d'un pouvoir impérial pour les Anglais, au cœur du mythe de la royauté contenant les germes de sa propre destruction¹³⁴.

¹²⁵ IBID., p. 56

¹²⁶ Respectivement selon Matheson (MATHESON L. M., « The Chronicle Tradition », in FULTON H. (dir.), *op. cit.*, p. 59) et selon Echard (ECHARD S., *op. cit.*, p. 48).

¹²⁷ MATHESON L. M., *op. cit.*, p. 59.

¹²⁸ ECHARD S., *op. cit.*, p. 38.

¹²⁹ AURELL M., *op. cit.*, p. 368.

¹³⁰ ECHARD S., *op. cit.*, p. 48-49.

¹³¹ IBID., p. 65-66.

¹³² IBID., p. 65.

¹³³ FULTON H., « History and Myth: Geoffrey of Monmouth's *Historia Regum Britanniae* », in ID. (dir.), *op. cit.*, p. 44

¹³⁴ IBID., p. 56

Dès l'apparition de l'*Historia* s'élèvent réactions et débats, parfois virulents, sur la valeur historique et littéraire de l'œuvre¹³⁵. La présence des prophéties pro-Britons, dont la mise par écrit en latin a favorisé la diffusion¹³⁶, provoque une levée de boucliers. Helen Fulton voit dans les critiques de Guillaume de Newburgh et de Giraud de Barri des ripostes politiques aux suggestions galfridiennes d'un retour de la suprématie brittonique¹³⁷ ; et Martin Aurell explique comment, en omettant de traduire les prophéties dans son *Brut*, Wace a dépolitisé l'*Historia* pour son audience anglo-normande¹³⁸. Que Geoffroy ait écrit ses « élucubrations » en latin n'a fait qu'ajouter à l'outrage¹³⁹. Néanmoins, l'épisode arthurien devient un incontournable de la tradition historiographique et la plupart des chroniqueurs plus tardifs accordent à l'*Historia* un statut de source véridique¹⁴⁰. À l'inverse, certains auteurs latins se prennent au jeu et composent des textes relevant davantage de la fiction, parmi lesquels la *Vera Historia de morte Arthuri*¹⁴¹.

b. Traduction

La véritable histoire de la mort d'Arthur

Ainsi donc, après que fut terminé l'engagement au combat (qui mettait aux prises Arthur, roi des Bretons, et Modred – que nous n'appellerons pas son neveu mais son félon), après que Modred fut mis à mort, qu'une pléthore de guerriers furent terrassés de part et d'autre et que bon nombre d'ennemis furent laissés pour mort, le roi aussi – bien qu'il eût remporté la victoire – ne se retira cependant pas du combat sans dommage au cœur. Et de fait, il avait reçu une blessure qui, bien qu'elle n'apportât pas une mort instantanée, le menaçait cependant d'une mort prochaine. Enfin, pour la victoire obtenue, il rendit grâces au Créateur de toutes choses et à sa Mère la bienheureuse Vierge Marie ; il adoucit l'amertume du chagrin éprouvée devant le massacre de ses hommes avec la joie du triomphe. À la suite de cela, s'appuyant sur son bouclier

¹³⁵ ECHARD S., *op. cit.*, p. 31.

¹³⁶ AURELL M., *op. cit.*, p. 390.

¹³⁷ FULTON H., « History and Myth: Geoffrey of Monmouth's *Historia Regum Britanniae* », in ID. (dir.), *op. cit.*, p. 49.

¹³⁸ AURELL M., *op. cit.*, p. 391.

¹³⁹ ECHARD S., *op. cit.*, p. 32.

¹⁴⁰ IBID., p. 70 ; AURELL M., *op. cit.*, p. 368.

¹⁴¹ ECHARD S., *op. cit.*, p. 79.

à cause de son épuisement, il s'assit par terre pour récupérer et, une fois assis, il manda quatre des premiers de ses gens. Après qu'ils furent convoqués, il leur ordonna de le débarrasser délicatement de ses armes pour éviter que, par hasard, en agissant avec négligence, ils ne redoublent la souffrance de ses récentes blessures. Et une fois le roi désarmé, voici qu'un jeune homme – de belle allure et de haute stature, manifestant par la forme de ses membres une vigueur d'une grande puissance – passait à cheval sur le chemin, armé dans la main droite d'un pieu d'orme. Celui-ci était raide, ni tordu ni noueux mais droit et lisse, avec une pointe affûtée à la manière d'une lance (mais plus aiguisée pour blesser que n'importe quelle lance) – puisque dans le passé, grâce à l'œuvre d'un artisan, elle avait été durcie dans les flammes (et sa rigidité avait été équilibrée dans l'eau avec pareil soin), et enduite de venin de vipère. La raison était que, si jamais le trait lancé infligeait un moindre mal, le poison suppléerait au manque de puissance du lanceur. Ce jeune homme arrogant, passant devant le roi, ou plutôt arrêtant sa course devant le roi, lança ce javelot sur lui et ajouta à ses blessures graves une blessure encore plus grave. Là-dessus, il fuit rapidement : mais il ne s'échappa pas bien loin puisque le roi, d'un naturel impatient, faisant vibrer sa lance comme un soldat plein de vigueur, la planta dans le dos du fuyard et le transperça jusqu'aux tréfonds de son cœur. Et celui-ci, une fois transpercé, rendit bientôt l'âme. Dès lors, lorsque l'auteur de la mort du roi eut lui-même reçu la mort, une pâleur soudaine ternit le visage du roi, et elle annonçait à ceux qui veillaient attentivement sur lui qu'il ne jouirait pas plus longtemps du souffle de vie. À cette révélation, un flot de larmes inonda les visages de ceux qui l'aimaient profondément et ils furent tous frappés par le deuil, parce qu'ils désespéraient que quelqu'un de semblable à lui puisse sauvegarder la liberté de la Bretagne. En effet, si d'après le proverbe populaire « un homme meilleur succède rarement à un homme bon », il est beaucoup plus rare qu'au meilleur des hommes succède un homme meilleur encore.

Enfin le roi, momentanément rétabli grâce à une amélioration de sa condition, ordonna d'être transporté en Gwynedd, car il avait pour dessein de séjourner dans l'île délicieuse d'Avallon en raison de l'aménité du lieu (ainsi que pour jouir de la quiétude et calmer la douleur de ses blessures). Lorsqu'il y fut arrivé, des médecins s'occupèrent de ses blessures selon la mise en œuvre de l'art de chacun ; mais le roi, malgré leurs soins, ne ressentit aucun effet salutaire. Pour cette raison, désespérant d'un remède qui lui sauverait la vie, il fit mander l'archevêque de Londres ; celui-ci, en compagnie de deux évêques qui lui étaient adjoints – à savoir Urien de Bangor et Urbegen de Glamorgan – présenta la copie de la requête à celui qui l'avait émise.

(Saint David, archevêque de Ménevie, serait aussi venu, s'il n'avait été retenu par de graves soucis de santé). En leur présence donc, le roi confessa ses écarts de la foi chrétienne et se soumit à l'obéissance envers son Créateur. Ensuite, il fit des largesses à ses suivants et récompensa leur service avec une générosité royale ; et il confia le gouvernement de la Bretagne à Constantin, fils du duc Cador. Ayant agi ainsi et après avoir reçu les sacrements divins selon les rites de l'Église, il fit son dernier adieu à ce misérable monde. Et (comme le rapporte l'histoire), étendu sur un cilice à l'instar des vrais pénitents, les paumes tendues vers le ciel, il remettait son âme entre les mains de son Rédempteur. Ô quel jour lugubre que ce jour-là – comme il appelait au deuil, comme il résonnait de lamentations ! – jamais il ne devait s'imposer au souvenir des habitants de Bretagne sans être accompagné de cris de douleur ! Et à juste titre : en effet, ce jour-là en Bretagne, la rigueur de la justice tiédit, le respect des lois se raréfia, le calme de la paix fut troublé, la noblesse de la liberté fut emprisonnée ; car, lorsque le glorieux Arthur fut arraché de son sein, la Bretagne fut dépouillée de son privilège unique de la victoire – puisqu'elle qui dominait est dorénavant totalement asservie. Mais pour ne pas sembler nous écarter plus longuement de la trame de notre récit, notre plume doit revenir aux funérailles du défunt.

Donc les trois évêques préalablement cités confirent l'âme, qui s'en retournait auprès de celui qui en avait fait don, dans le parfum d'une ardente oraison, des prières et de la dévotion ; les autres disposèrent le corps du roi selon l'usage royal : ils le confirent dans le baume et la myrrhe et le préparèrent pour le confier à la sépulture. Et le jour suivant, ils emmenèrent le corps du roi défunt dans une petite chapelle consacrée en l'honneur de la Sainte Mère de Dieu, Marie toujours Vierge, ainsi qu'Arthur lui-même l'avait voulu de son vivant (pour qu'aucune autre terre ne reçoive son corps terrestre). C'est là en effet qu'il voulait être enfermé dans la terre ; c'est là qu'il désirait que sa chair soit rendue à son origine ; c'est là qu'il se recommandait, mort, à la protection de celle qu'il vénérât avec le plus profond dévouement. Mais après que l'on eut atteint le seuil de ladite chapelle, l'entrée réduite et étroite empêcha le passage de l'immense dépouille ; pour cette raison il fallut qu'elle demeurât à l'extérieur, près du mur, gisant sur la bière – la nécessité faisant loi. Car l'entrée de ladite chapelle était si petite et si étroite que nul ne pouvait y pénétrer à moins d'avoir d'abord fait passer un flanc, puis introduit l'autre avec un grand effort de force et d'ingéniosité.

Cette chapelle avait pour occupant un ermite qui goûtait d'autant plus le calme de cette douce demeure qu'il s'était tenu à l'écart de la sordidité des marchés. Les évêques de haut rang y entrèrent et accomplirent les rites divins pour l'âme du roi ; et dehors, comme nous l'avons expliqué, demeurait le corps du défunt. Entretemps, alors que les évêques célébraient les funérailles, l'air grondait, la terre tremblait, depuis les cieux des averses tombaient sans interruption, la foudre étincelait, et les vents contraires changeaient constamment de direction. Enfin, après un très bref instant, apparut un brouillard sombre qui absorba l'éclat de la foudre et frappa les gardes de la dépouille royale d'une cécité si profonde qu'ils ne voyaient rien malgré leurs yeux ouverts. Ce brouillard persista de tierce à none sans jamais disparaître ; à aucun moment, malgré le passage de nombreuses heures, l'air ne cessa de résonner du fracas du tonnerre. Mais ensuite, lorsque le brouillard se dissipa et que le calme fut rétabli, on ne trouva aucune trace du corps royal. Car le roi avait été enlevé pour gagner le séjour préparé à son intention ; et l'on contempla la bière dépouillée du corps qu'on lui avait confié. Ils s'affligèrent de la disparition du roi, jusqu'à ce qu'une grande incertitude les envahit : "D'où a pu venir cette puissance ? Qui aurait eu la violence de l'enlever ?" – et même jusqu'à présent les ténèbres de l'ignorance nous aveuglent sur l'endroit échu au repos du roi Arthur. C'est pourquoi certains disent qu'il est encore vivant, sain et sauf, parce qu'il a été emporté à l'insu de son entourage. Quelques-uns contredisent cette conjecture hasardeuse, affirmant sans le moindre scrupule de doute que le roi s'est acquitté de sa dette envers la mort, en s'appuyant sur cet argument que, lorsque le brouillard mentionné auparavant fut levé et la clarté rendue, la tombe apparut fermée aux regards des gens présents, fermement scellée et en un bloc, de sorte qu'elle semblait plutôt être une pierre unique, entière et solide, comme si les parties en avaient été liées ensemble par le mortier et le savoir-faire d'un artisan. Ils pensent que le roi est enfermé entre les murs de ce tombeau, depuis qu'ils le découvrirent ainsi scellé et d'aspect monolithique. Et parce que l'on fit une telle découverte, un grand débat est né entre eux.

Pendant trente-neuf ans, Arthur gouverna le royaume de Bretagne avec le pouvoir de sa vertu, la sagesse de son âme, la prudence de son jugement et la gloire de ses guerres. La quarantième année de son règne, le sort décida de la fin de sa condition humaine. Dès lors, à la mort d'Arthur, Constantin, fils du duc Cador, obtint le royaume de Bretagne ; *et cetera*.

c. Analyse

La *Vera Historia de morte Arthuri* est un texte écrit par un auteur inconnu, probablement composé par un clerc d'origine galloise figurant dans l'entourage d'un noble¹⁴². De prime abord, ce texte semble appartenir à la tradition chronique de la littérature arthurienne. La *Vera Historia* a souvent été intégrée à l'*Historia regum Britanniae* dans les différents manuscrits où elle a été retranscrite. Il est donc fort probable qu'elle ait été considérée comme une véritable partie de l'*Historia* pendant toute une période¹⁴³. Le texte de la *Vera Historia* est caractérisé par un début abrupt, entamant sa narration à la fin du combat avec Modred par une évocation de la mort de ce dernier et de la blessure d'Arthur. Le premier mot « *igitur* » marque un enchaînement avec un propos précédent, et le « *et cetera* » de clôture établit un lien avec une suite connue. Tout cela indique un rattachement à l'*Historia* de Geoffroy. L'auteur semble avoir la volonté de développer plus en longueur la mort d'Arthur, très brève dans l'*Historia* (à peine quelques lignes annonçant la blessure d'Arthur, son départ pour Avalon et la désignation de son successeur). Ici, le texte s'empare de cette fin ambiguë en faisant mine de vouloir l'explicitier (« *vera historia* ») avant cependant de présenter une version tout aussi mystérieuse et de relancer le débat sur la disparition d'Arthur, partageant ainsi, selon Echard, l'esprit parfois joueur de Geoffroy de Monmouth¹⁴⁴.

Le cachet historiographique du texte est accentué par l'usage de la prose latine, ainsi que par l'apparition de la voix de l'auteur pour exprimer des lamentations politiques, ériger Arthur en *exemplum* édifiant – ainsi le proverbe rapporté à Arthur : *siquidem, si iuxta vulgare proverbium, 'Raro bono succedit melior', multo rarius optimo succedit optimus* (lignes 40-41) et surtout l'incise épидictique (lignes 65 à 74) – et rationaliser le récit en présentant les arguments du débat autour de la mort d'Arthur (lignes 116 à 128). La conclusion du texte (lignes 129 à 133) quant à elle permet d'inscrire l'épisode dans une continuité chronologique, selon la démarche du chroniqueur. L'auteur fait en outre référence à des lieux et personnages historiques, gallois

¹⁴² Comme nous l'avons développé précédemment dans le point de contexte de ce chapitre, la plupart des auteurs du courant arthurien de l'époque se trouvent dans l'orbite de la cour d'Henry II. L'usage du latin permet d'avancer une formation cléricale de l'auteur. L'origine galloise de l'auteur, quant à elle, a été défendue par Lapidge et Echard.

¹⁴³ BARBER R., « The Vera Historia de morte Arthuri and its place in Arthurian Tradition », in CARLEY J.P. (dir.), *Glastonbury Abbey and the Arthurian Tradition*, Cambridge, D. S. Brewer, 2001, p. 109 ; ECHARD S., *op. cit.*, p. 80.

¹⁴⁴ *IBID.*, p. 83

principalement, avec la mention du royaume de Gwynedd, de la région du Glamorgan¹⁴⁵ et de saint David de Ménevie, mais également britanniques, comme la mention de l'archevêque de Londres. Cela élargit le cadre géographique, et permet de délocaliser la figure d'Arthur et de le rattacher à l'entièreté du territoire britannique dans une vision galfridienne. D'autres mentions sont cependant plus obscures. La première concerne la chapelle dédiée à la vierge Marie où est transportée la dépouille d'Arthur. Pour Richard Barber, l'endroit est à situer dans l'abbaye d'Aberconway en Gwynedd, fondée par Llywelyn le Grand¹⁴⁶ en 1198¹⁴⁷. Néanmoins, cette chapelle n'est pas sans rappeler la *Lady Chapel* de Glastonbury, bâtie après l'incendie de 1184, dédiée à la vierge Marie et près de laquelle furent découverts les restes d'Arthur et Guenièvre¹⁴⁸. Une datation du texte au tournant du XIII^e siècle permet ce rapprochement qu'encourage aussi la tradition galfridienne d'un Arthur britannique, à laquelle le texte a la volonté de se rattacher. Une seconde allusion plus floue concerne la mention des évêques Urien de Bangor et Urbegen de Glamorgan. Pour Barber, il s'agirait d'une référence à un seul et même personnage, l'évêque Urien de Llandaff, un prélat gallois du début du XI^e siècle¹⁴⁹. Enfin, nous pouvons observer dans le texte la récurrence d'éléments appartenant à la culture chrétienne et cléricale dont est issue la chronique latine médiévale : dignitaires ecclésiastiques, rites chrétiens des derniers sacrements et des funérailles, et pratiques de la confession et de la pénitence.

Le texte a par ailleurs probablement subi une influence de la Bible et de la littérature hagiographique. Ainsi, nous pouvons rapprocher la disparition de la dépouille d'Arthur de l'épisode du tombeau vide dans les évangiles, au cours duquel la disparition du corps du Christ est constatée suite à la Résurrection, ce qui évoquerait une survivance du moins spirituelle du roi. La *Vera Historia* propose également lors de l'épisode du lancier son propre « coup félon »¹⁵⁰ – reçu ici par Arthur – que l'on peut mettre en lien avec la blessure du Christ infligée par le

¹⁴⁵ Le Glamorgan est une province du sud du Pays de Galles.

¹⁴⁶ Roi de Gwynedd et puis de l'entièreté du Pays de Galles, né vers 1173 et mort en 1240, et petit-fils du roi rebelle Owain ap Gruffydd.

¹⁴⁷ BARBER R., « The Vera Historia de morte Arthuri and its place in Arthurian Tradition » in CARLEY J.P. (dir.), *op. cit.*, p. 108.

¹⁴⁸ « History and Archeology » sur *Glastonbury Abbey*, url : <https://www.glastonburyabbey.com/history-archaeology.php> (consulté le 13/12/2018).

¹⁴⁹ BARBER R., « The Vera Historia de morte Arthuri and its place in Arthurian Tradition », in CARLEY J.P. (dir.), *op. cit.*, p. 110.

¹⁵⁰ Le « coup félon », ou « coup douloureux », est un épisode arthurien qui explique la blessure inguérissable du Roi Pêcheur (« coup douloureux », in WALTER P., *Dictionnaire de mythologie arthurienne*, Paris, Éditions Imago, 2014).

centurion Longin à l'aide d'une lance, et qui donne lieu à un rapprochement d'Arthur avec la figure du saint martyr¹⁵¹. Des références à Dieu et surtout à la Vierge parcourent le texte et posent la question de l'importance de la figure de Marie. Le lien entre Arthur et la Vierge n'est pas nouveau puisqu'on le trouve déjà chez Nennius¹⁵². Cependant, en cette fin de XII^e siècle, il est possible que le texte ait subi l'influence du développement du culte marial, parallèle au développement de la *fin amor* et du genre de la romance, qui fait de Marie la plus haute dame courtoise et l'assimile à une figure de reine – comme en témoignent les écrits de Gautier de Coinci et de saint Bernard ainsi que l'appellation « Notre-Dame »¹⁵³. En considérant que la *Vera Historia* se veut une incise dans l'*Historia regum Britanniae* de Geoffroy de Monmouth, il est intéressant de constater qu'au livre X chapitre 13 de l'*Historia* Guanhumara, la Guenièvre galfridienne, trahit Arthur en épousant Modred. Cet acte de trahison de l'épouse et de la reine permet à la figure de Marie d'être la dame qui règne sans conteste sur le cœur et l'âme d'Arthur. Cette représentation d'Arthur en roi chrétien et pieux, proche de l'Église et mort suite à un combat héroïque se rapproche de la figure traditionnelle d'Arthur dans les chroniques.

Cependant, certains éléments du texte offrent un contraste marqué avec les caractéristiques que nous venons d'évoquer. Le plus frappant est l'épisode du mystérieux jeune homme aux lignes 17 à 34. Nous sommes face à un mystère complet : l'on ne sait ni qui il est, ni d'où il vient, ni quelles sont ses motivations. Cet épisode représente une divergence totale par rapport aux traditions plus courantes¹⁵⁴. S'agit-il d'une innovation de l'auteur ? D'un souvenir de la tradition orale et du folklore ? Les seuls détails dont nous disposons au sujet de cet intervenant inconnu concernent son apparence physique (lignes 17 à 19) et son arme (lignes 20 à 26). Barber rapproche la lance de la *Vera Historia* de la lance utilisée par Gronw Pebyr pour blesser Llew Llaw Gyffes dans la quatrième branche du *Mabinogi*¹⁵⁵, et pour Echard l'arrivée soudaine du jeune homme, sa belle apparence et son arme relèvent de la tradition narrative celte et sont

¹⁵¹ ECHARD S., *op. cit.*, p. 82 ; WALTER Ph., « Introduction », in WALTER P. (dir.), *Arthur ... op. cit.*, p. 16.

¹⁵² BARBER R., « The Vera Historia de morte Arthuri and its place in Arthurian Tradition », in CARLEY J.P. (dir.), *op. cit.*, p. 109 ; FURNO M. (trad.), « La Véritable Histoire de la mort d'Arthur », in WALTER P. (dir.), *Arthur ... op. cit.*, p. 65.

¹⁵³ BENOIT J.L., « La dame courtoise et la littérature dans 'Les Miracles de Nostre Dame de Gautier de Coinci' » in *Le Moyen Age. Revue d'histoire et de philologie*, n° 116, 2010, p. 6.

¹⁵⁴ BARBER R., « The Vera Historia de morte Arthuri and its place in Arthurian Tradition », in CARLEY J.P. (dir.), *op. cit.*, p. 107.

¹⁵⁵ Les *Mabinogion* ou *Quatre Branches du Mabinogi* sont une compilation de récits médiévaux à caractère mythologique rédigés en moyen gallois. Llew Llaw Gyffes, neveu de Gwydion, est un des héros de la *Quatrième Branche du Mabinogi*, et Gronw Pebyr est son rival amoureux.

imprégnées de connotations magiques¹⁵⁶. Une influence du folklore celtique semble donc décelable. Mais pourquoi faire intervenir ce personnage alors qu'Arthur est déjà décrit comme mortellement blessé (lignes 6 à 8 : *Vulnus (...) in proximo comminans [mortem] futuram*) ? L'épisode aurait-il un rôle symbolique ? Un intérêt narratif ? Ou bien ne serait-il qu'une fantaisie de l'auteur ?

Pour tenter de répondre à cette question, nous nous concentrons sur les motifs arthuriens du coup félon et de la terre gaste. Le coup douloureux, ou coup félon, est la blessure incurable reçue par un roi qui entraîne la stérilité de son royaume, ce dernier devenant ainsi une « terre gaste ». Le coup donné est un acte d'essence magique, porteur d'une malédiction, et qui, en frappant le roi de stérilité, en frappe aussi la terre¹⁵⁷. Ces motifs mettent en avant une corrélation entre le corps du roi et la terre du royaume. On peut y déceler les traces de religions préchrétiennes, dans lesquelles des divinités – en particulier des divinités de la nature et de la fertilité – sont associées à un lieu duquel elles procèdent et où certaines pratiques magiques permettent de jeter des malédictions de stérilité ; tout cela évoque aussi une influence de la pensée naturaliste qui lie microcosme et macrocosme et permet une analogie entre le corps princier et le corps de l'État¹⁵⁸. À la lumière de ces éléments, l'épisode ajoute une dimension mythique, sacrée – que ce soit grâce à l'évocation des dieux préchrétiens ou bien grâce au parallèle établi avec la cinquième plaie du Christ – et magique à la mort d'Arthur et aux conséquences de sa disparition (à savoir le déclin de la Bretagne), au-delà des dimensions humaines et politiques (Arthur étant le modèle du roi et de l'homme courtois).

Un autre objet de questionnement est l'allusion à l'île d'Avalon. Depuis Geoffroy de Monmouth, Avalon est associée à la figure d'Arthur. L'*Historia regum Britanniae* ne fournit pas beaucoup de détails, mais la *Vita Merlini*, une œuvre de Geoffrey narrant la vie de Merlin, offre une description plus précise du lieu mythique comme étant une île agréable, gouvernée par Morgan le Fay, où règne une abondance spontanée. Dans le texte de la *Vera Historia*, on retrouve les caractéristiques traditionnelles d'Avalon comme île prospère : *insula, delectabili, amenitatem loci* aux lignes 43 à 44. Mais nulle mention de dame féerique ici ; à la place, l'on y

¹⁵⁶ IBID., p. 109 ; ECHARD S., *op. cit.*, p. 81-82.

¹⁵⁷ « coup douloureux », in WALTER P., *Dictionnaire... op. cit.*

¹⁵⁸ BOQUET D. et NAGY P., *Sensible Moyen Âge. Une histoire des émotions dans l'Occident médiéval*, Paris, Éditions du Seuil, 2015, p. 226-227 (coll. L'univers historique).

trouve des *medici*. S'agit-il d'un effort de rationalisation ? Peut-on y voir une influence de l'assimilation de Glastonbury avec Avalon¹⁵⁹ et envisager l'intervention de moines médecins ? Cela serait cohérent si l'on considère que la chapelle dédiée à la vierge où est enterré Arthur désigne la *Lady Chapel* de Glastonbury. Cependant, le texte précise qu'Arthur se rend en Gwynedd, au nord du Pays de Galles, alors que Glastonbury se situe bien plus au sud. Faut-il y voir une confusion géographique ou une licence littéraire ? Mais l'île légendaire et la chapelle mariale de la *Vera Historia* sont-elles localisées au même endroit ? Rien ne permet de l'affirmer, et le texte assure au moins le déplacement de la dépouille à la ligne 80. Si donc on imagine qu'il s'agit de deux lieux distincts, quels sont-ils ? Font-ils référence à des réalités géographiques ? Le texte de la *Vera Historia* lie la destination d'Avalon avec le royaume gallois de Gwynedd. L'auteur semble donc situer l'île d'Avalon en un point de l'extrême ouest de la Bretagne. Cela correspond à la situation occidentale des îles Fortunées (héritage classique fort présent dans la tradition irlandaise et britannique) auxquelles Geoffroy de Monmouth avait assimilé l'île d'Avalon¹⁶⁰.

Qu'en est-il de la chapelle ? Au seuil de la mort, Arthur fait mander l'archevêque de Londres, qui se présente accompagné des évêques Urien de Bangor et Urbegen de Glamorgan. Deux des lieux évoqués en lien avec ces prélats (Londres et le Glamorgan) ne se situent pas en Gwynedd, mais bien plus au sud, à une hauteur plus proche de Glastonbury. Nous pourrions concevoir un déplacement d'Arthur depuis un lieu qui, même si la mention est accompagnée d'une certaine rationalisation (*medici*), reste porteur d'une évocation mythique¹⁶¹ et n'est donc pas soumis aux mêmes contraintes d'espace-temps qu'un lieu géographique classique. Avalon serait à considérer en relation avec la tradition arthurienne de l'*Annwn*, l'Autre Monde gallois, qui peut apparaître n'importe où et auquel on accède en traversant une frontière naturelle, mais qui ne se trouve nulle part et ne connaît pas la notion de temps et d'espace¹⁶². S'ensuivrait une réunion avec le clergé à Glastonbury en vue de l'inhumation du roi. Cette interprétation prendrait en compte la découverte en 1191 du tombeau d'Arthur et l'édification en 1184 de la Lady Chapel, à laquelle serait assimilée la chapelle mariale du texte. Elle permettrait également la

¹⁵⁹ FARAL E., « L'abbaye de Glastonbury et la légende du roi Arthur », in *Revue Historique*, n° 160/1, 1929, p. 25.

¹⁶⁰ GUYÉNOT L., *op. cit.*, p. 244, 246.

¹⁶¹ Nous rappelons que l'alliage d'éléments rationalisants et d'éléments fantastiques n'est pas étranger à l'auteur puisqu'il en fait déjà usage en introduisant l'épisode du lancier.

¹⁶² voir « *Annwn* », in WALTER P., *Dictionnaire... op. cit.*

mise en avant d'un élargissement géographique dans le texte lié à une présentation d'Arthur en tant que souverain d'une Bretagne unifiée. L'auteur ferait de la Lady Chapel de Glastonbury le lieu des funérailles de l'ancien roi, se livrant de la sorte à une actualisation du cadre historique du texte¹⁶³ ; et, de même qu'il dépasse les limites spatiales au sein du récit, il abolirait les limites temporelles en rapprochant l'âge d'Arthur de sa propre époque – Arthur est après tout le souverain dont le retour prophétisé suspend l'existence et lui confère une dimension atemporelle. Barber voit dans le texte de la *Vera Historia* une relocalisation du mythe en Gwynedd au Pays de Galles¹⁶⁴, un rétrécissement géographique. Nous pourrions au contraire percevoir un réinvestissement gallois des anciens territoires britons, voire une dimension englobante du mythe, un élargissement géographique aligné sur la multiculturalité dont l'auteur fait preuve dans le texte et qui est propre à son contexte, une poursuite de la vision de Geoffroy de Monmouth. Néanmoins, au-delà de ces considérations, le nom d'Avalon reste évocateur, investi d'une portée symbolique qui invite à une lecture sur deux plans¹⁶⁵ et invoque un réseau de références mythiques et fantastiques, au-delà du cadre de la chronique pure.

Un troisième élément qui porte la marque du fantastique est le rôle de la Nature chaotique – en particulier de la brume – qui permet la disparition du corps : *aer tonat, terra nutat, tempestates, fulgura, caligo*. Barber et Echard y trouvent une réminiscence de différents épisodes de la troisième branche du *Mabinogi* et postulent une origine celtique à la brume¹⁶⁶. Echard évoque également l'orage lors de la crucifixion du Christ¹⁶⁷ (que l'on retrouve chez Matthieu 27, 45-54 : les ténèbres y sont décrites au moment de la Crucifixion, suivies par un tremblement de terre lors de la Résurrection ; la présence de ces deux éléments dans notre texte semble souligner le caractère messianique d'Arthur). Martine Furno voit dans cette nature tourmentée un écho de l'apothéose de Romulus chez Tite-Live¹⁶⁸. Quant au lieu de repos de la dépouille enlevée, le mystère reste entier. Le *mansionem* du texte ferait-il allusion à Avalon ? Mais le séjour dans l'île paradisiaque s'est déjà révélé un échec. Nous pourrions établir un lien avec la tradition du « *king*

¹⁶³ Nous faisons ici le lien avec l'habitude médiévale de teinter le passé d'une couleur contemporaine : représentations des figures antiques en habits médiévaux, etc.

¹⁶⁴ voir BARBER R., « The Vera Historia de morte Arthuri and its place in Arthurian Tradition », in CARLEY J.P. (dir.), *op. cit.*

¹⁶⁵ Voir les propos de Guyénol sur Geoffroy de Monmouth (GUYENOT L., *op. cit.*, p. 80-82).

¹⁶⁶ BARBER R., « The Vera Historia de morte Arthuri and its place in Arthurian Tradition », in CARLEY J.P. (dir.), *op. cit.*, p.109 ; ECHARD S., *op. cit.*, p. 82.

¹⁶⁷ IBID., p. 82.

¹⁶⁸ WALTER Ph., « Introduction », in WALTER P. (dir.), *Arthur ... op. cit.*, p. 71.

in the mountain » présente dans d'autres versions du mythe évoquées par Lucy Paton¹⁶⁹. Le roi passerait alors dans le texte par un état d'endormissement au cours duquel il apparaîtrait mort, avant d'être transporté dans un autre lieu enchanté, typiquement une grotte ou une montagne, pour y reposer avant son retour. C'est là une interprétation possible, mais la mention laconique ne permet aucune affirmation. Ainsi, nous voyons que le texte de la *Vera Historia* est caractérisé par une forte influence celte : on y trouve des réminiscences galloises, l'insertion soudaine de l'épisode du lancier dans un enchaînement narratif non dicté par une logique de cause à effet, l'inclusion d'éléments fantastiques sans explications, autant de points typiques de la tradition narrative celte selon Helen Fulton¹⁷⁰.

L'interpénétration de la tradition chronique latine et de la tradition fantastique galloise, dans un contexte de production lui-même en mélange permanent, soutient formellement la tension qui court dans le fond : le débat sur le sort d'Arthur. Le récit même (lignes 1 à 114) reste très flou quant à la mort du roi et semble indiquer la disparition d'Arthur. Cela introduit une suspension de la mort, que ce soit sous la forme d'un séjour féerique en Avalon ou bien d'une dormition dans la montagne, et permet la croyance au retour d'Arthur, liée au « nationalisme » gallois. Après la fin de la narration vient l'exposition du débat (lignes 115 à 127) et surtout du contre-argument : Arthur est bel et bien mort et au tombeau. Ce propos peut être mis en parallèle avec la découverte des dépouilles d'Arthur et Guenièvre à Glastonbury et relève de la volonté anglo-normande de mettre fin aux velléités galloises en affirmant la mort définitive d'Arthur.

Si le texte expose les deux points de vue sur la mort d'Arthur, la voix de l'auteur ne semble pas se faire entendre sur la question. L'on repère bien une nuance subjective avec l'usage du *temerarie* à la ligne 118, mais il pourrait tout aussi bien s'agir de la voix des *nonnulli* contestataires. L'auteur ne paraît donc pas prendre position dans le débat qu'il se contente de présenter avant de conclure avec un paragraphe typique de la chronique (lignes 129 à 134) qui rétablit le lien formel avec l'*Historia regum Britanniae*. Pour marquer ce rattachement à l'*Historia* et au genre de la chronique, il est nécessaire de déclarer la mort d'Arthur (lignes 132 à 133 : *Arturo defuncto*), car il faut continuer la succession des souverains de Bretagne. La chronique exprime un temps linéaire, en progression ; l'on ne peut y nier la mort. Il ne s'agit pas

¹⁶⁹ PATON L. A., *Studies in the fairy mythology of Arthurian romance*, New York, Burt Franklin, 1960, p. 32.

¹⁷⁰ FULTON H., « Arthur and Merlin in Early Welsh Literature: Fantasy and Magic Naturalism », in ID. (dir.), *op. cit.*, p. 96.

nécessairement de la vision de l'auteur, mais plutôt d'une adhésion aux codes littéraires du genre auquel la *Vera Historia* prétend se rattacher. Cependant, il est intéressant de constater la formule à la ligne 132 : *humane condicionis sortitus est terminum*. La « fin de sa condition humaine » peut être une périphrase de « la mort ». Elle pourrait aussi désigner sur un second niveau un changement de nature, la fin de la condition humaine permettant le début d'une autre condition. La mort serait alors non existante ou bien un simple passage. Cette interprétation rejoint la veine fantastique qui parcourt le texte dans une expression mythique de la figure d'Arthur¹⁷¹. Arthur quitte donc la condition humaine pour une condition supra-humaine en niant la mort ou en la transcendant. L'usage du mot *defunctus* suggérerait alors la « mort » de l'Arthur humain, qui ne peut plus régner sur les affaires humaines, et la nécessité d'une continuité dans l'ordre humain, alors qu'Arthur se place désormais hors du temps, aussi bien par son retrait spatial dans un lieu merveilleux que par sa transition d'être humain à une sorte de héros divinisé. Le texte de la *Vera Historia* nous offre ainsi une lecture sur deux plans. L'Arthur de la tradition celte, chef guerrier lié au monde du fantastique et de l'Au-Delà, se superpose à celui de la chronique, souverain chrétien historicisé, dans un texte qui mêle les genres et les influences.

Ce qui lie les différents éléments du texte, c'est la valeur dont est revêtue la figure d'Arthur. L'on a une vision partagée tant par le narrateur sur le plan extradiégétique (grâce aux incises aux lignes 40 à 41 et 65 à 74), que par les différents personnages gravitant autour du roi sur le plan intradiégétique, vision mise en évidence par leurs réactions dans le récit. Les personnages autres qu'Arthur et le lancier ne semblent réagir que pour exprimer un deuil collectif devant le sort d'Arthur : *vultus (...) unda profluit lacrimarum et planctus affigit universos*. Ces personnages représentent une sorte de masse indistincte de laquelle se démarquent à peine quelques figures comme les prélats et l'ermite. Ils endossent un rôle de public, dont la fonction est d'assister à l'action principale qui se joue autour d'Arthur, la figure centrale, et d'exprimer l'émotion qu'il convient de ressentir devant la fin d'un tel homme. Car malgré les différences de classes (ecclésiastiques, *familiares*, peuple), malgré les différences de croyance sur sa fin (disparition – mort) qui évoquent les disparités ethniques contemporaines de l'auteur (Gallois et Celtes d'un côté, Anglo-normands de l'autre), tous sont unis dans leur regret de ce roi idéal.

¹⁷¹ voir Guyénnot sur le « mytheme funéraire » (GUYENOT L., *op. cit.*, p. 41).

Arthur est bel et bien le centre du récit : ses actions et ses réactions sont le propos du texte. On retrouve exprimée dans son personnage une gamme plus variée d'émotions : douleur, joie, colère, crainte. Ces émotions font partie des outils discursifs de la figure d'Arthur. Et ce d'autant plus que dès le XII^e siècle, période de composition du texte, l'émotion princière participe directement de l'acte de gouverner, selon Damien Boquet et Piroska Nagy¹⁷². Premièrement, la colère est l'émotion royale et princière par excellence. Parallèle à l'*ira Dei*, elle doit cependant être maniée correctement¹⁷³. La colère sert à exprimer la conscience d'un affront ou d'une injustice, d'un dérèglement dans le cours des choses. Une colère utilisée à bon escient s'exprime en proportion de l'acte provocateur. Ainsi, quand Arthur – que l'on présente d'un naturel *impaciens* – tue le lancier, nous sommes en présence d'une colère royale certes impulsive, puisque l'acte suit directement la provocation, mais qui apporte juste rétribution à l'individu qui a porté atteinte à la santé de la personne royale, et donc au bon fonctionnement de l'État. Les passions sont importantes pour la gouvernance, mais il est de la responsabilité du prince de pouvoir démontrer un usage tempéré des ardeurs¹⁷⁴. Ainsi, dans le texte, Arthur ne s'enfonce pas dans la douleur morale face à la mort de ses hommes (lignes 10 à 11) mais il tempère son chagrin (*temperat*) avec de la joie concernant la victoire, une joie qui est liée à sa reconnaissance envers la Vierge à laquelle il rend grâce (ligne 9). Nous observons donc la démonstration d'une peine convenable puisque le roi se soucie du sort de ses hommes mais ne se livre pas à quelque débordement qui le plongerait dans l'inaction. L'usage du verbe *temperare* est tout à fait caractéristique. Il exprime très justement la bonne attitude à adopter face aux émotions. De nouveau, à la ligne 49, Arthur est saisi par un sentiment potentiellement dangereux. *Remedio desperatus*, il est habité par la crainte, une émotion guère seyante pour un roi. Cependant, cette crainte trouve sa résolution à la ligne 57 dans la soumission à l'autorité supérieure, ce qui démontre un sentiment de confiance envers le créateur et un détachement de la préoccupation personnelle. Nous y trouvons donc le rétablissement de l'équilibre émotionnel du roi. La garantie de la tempérance d'Arthur amène la garantie du bon ordre. Cet équilibre est confirmé par la démonstration de générosité royale à la ligne 58 – *largitus, regalis munificencie* – par laquelle Arthur récompense justement le service de ses gens. Le roi fait montre d'une piété qui lui apporte résilience et le ramène sur le droit chemin. Enfin, nous retrouvons une dernière

¹⁷² BOQUET D. et NAGY P., *op. cit.*, p. 229.

¹⁷³ *IBID.*, p. 240.

¹⁷⁴ *IBID.*, p. 230.

expression de l'émotion d'Arthur après sa mort, à la ligne 85. Les lignes 80 à 85 décrivent longuement la volonté d'Arthur de reposer dans une chapelle consacrée à Marie, pour laquelle il est dit qu'il éprouvait la plus haute dévotion (*quam summa venerabatur devocione*). Cet amour pourrait représenter un excès de la part du roi, s'il ne s'adressait pas à la vierge Marie dont l'adoration ne peut que conduire à la vertu et à laquelle on peut donc accorder son cœur et son âme en toute confiance, contrairement à la Guanhumara de Geoffroy, l'épouse perfide.

Arthur, dans sa fonction de roi, affiche des émotions selon la convenance. L'expression de ses émotions sert à l'établir comme prince modèle. Le roi se présente comme garant de l'ordre et de la piété, de la juste rétribution des bons (ses gens fidèles) et des mauvais (le lancier). Ainsi, Arthur, par sa vertu, élève la vertu de ses sujets, dans une solidarité entre la personne princière et la collectivité du royaume¹⁷⁵. Et ce roi, dont le sort est intrinsèquement mêlé à celui de son royaume, que ce soit par la politique ou la magie, disparaît. Arthur est le symbole d'un âge d'or et un objet de regret pour tous, aussi bien Gallois qu'Anglo-normands. Il incarne un idéal autour duquel s'articule un univers modèle mais disparu, puisque c'était l'existence même d'Arthur qui permettait à cet univers d'être. Cependant, il faut continuer à tendre vers cet idéal, car, avec une figure dirigeante de la sorte, analogiquement le royaume se porte mieux. Et surtout, il s'agit d'un idéal qui peut trouver son expression à travers les différents prismes culturels (multiplicité) et en même temps représenter les intérêts de l'ensemble de la Bretagne (unicité).

¹⁷⁵ IBID., p. 231.

III. Malory's *Le Morte Darthur*, livre XXI, 4-7 : contexte et analyse

Le Morte Darthur est un texte écrit aux alentours de 1469 par Sir Thomas Malory¹⁷⁶. L'œuvre fut éditée et publiée en 1485 à Westminster par le premier imprimeur anglais, William Caxton, ce qui en permit une large diffusion. C'est l'édition de Caxton qui passa à la postérité. Cependant, en 1934, un manuscrit fut découvert à Winchester. Le texte du manuscrit fut édité par Eugène Vinaver en 1947¹⁷⁷. C'est cette édition basée sur le manuscrit de Winchester qui est reprise et utilisée dans notre travail.

Ce chapitre a pour but en premier lieu de replacer *Le Morte Darthur* dans son contexte politique, socio-culturel et littéraire, avant de poursuivre avec une analyse de l'extrait choisi. Cette seconde analyse se veut un écho de la première en interrogeant les liens du texte avec les trois grandes traditions de la littérature arthurienne et en examinant le rôle des acteurs du texte et particulièrement la figure d'Arthur.

a. Contexte

Le Morte Darthur est un texte en prose de langue anglaise, composé en Angleterre durant la seconde moitié du XV^e siècle. Entre la période de rédaction de la *Vera Historia de morte Arthuri*, âge d'or médiéval, et celle de *Le Morte Darthur*, de profonds changements sont survenus dans un contexte historique assez mouvementé.

Après le règne fructueux d'Henri II, son deuxième fils Richard lui succède en 1189. Il passe la plus grande partie de son règne hors de Bretagne, vaquant sur ses terres continentales ou bien guerroyant en croisade. À sa mort en 1199, le quatrième fils d'Henri, Jean, monte sur le trône¹⁷⁸. Confronté à des problèmes territoriaux en France, il perd la Normandie et la part essentielle de l'empire angevin. Ses tentatives de reconquête se soldent par un échec et les

¹⁷⁶ FIELD P. J. C., « The Malory Life-Records », in ARCHIBALD E. et EDWARDS A. S. G. (dir.), *op. cit.*, p. 126.

¹⁷⁷ DUMAIS-SVOGUN M., *Reading Romance. Literacy, Psychology, and Malory's Le Morte D'Arthur*, Berne, Peter Lang, 2000, p. 1-3.

¹⁷⁸ DUBY G. (dir.), *op. cit.*, p. 214.

Anglais subissent en 1214 la célèbre défaite de Bouvines¹⁷⁹, qui entraîne pour eux de larges pertes. De fortes tensions s'élèvent alors entre le roi et les nobles anglais et, dans une tentative de paix entre Jean et les barons rebelles, est signée la Magna Carta en 1215¹⁸⁰. Mais la charte est bien vite rompue, et de 1215 à 1217 a lieu la première guerre des Barons qui oppose le pouvoir royal à un groupe de barons rebelles supportés par le roi de France¹⁸¹. Jean meurt en 1216 mais les barons loyaux à la couronne anglaise placent son fils Henri III sur le trône¹⁸². Le contrôle royal reste toutefois fragile, et Henri et son fils Édouard doivent faire face à une seconde guerre des Barons en 1264-1267¹⁸³ qui conduira à la création du Parlement¹⁸⁴. Lorsque Édouard I succède à son père en 1272, il œuvre à restaurer le pouvoir royal¹⁸⁵. Il éteint des rébellions au Pays de Galles et applique une politique de colonisation du territoire gallois¹⁸⁶. Sur le continent, il conduit une campagne militaire en Aquitaine et en Flandre, et se lance en 1296 dans des campagnes en Écosse qu'il est incapable de mener à bien¹⁸⁷. Son fils Édouard II hérite de ce conflit désastreux¹⁸⁸. Ses échecs militaires et l'influence de ses favoris entraînent une opposition croissante de la part des nobles. Cette opposition débouche entre 1321 et 1322 sur la guerre des Despenser, une révolte de la noblesse menée par Roger Mortimer et Humphrey de Bohun contre Hughes le Despenser, favori d'Édouard. S'ensuit une période d'instabilité qui se termine en 1327 lorsqu'Édouard II est détrôné par Roger Mortimer et la reine Isabelle. Ceux-ci assurent alors la régence du jeune Édouard III jusqu'en 1330, lorsque Mortimer est exécuté sur ordre du roi et Isabelle, renvoyée de la cour. Édouard est alors seul au pouvoir¹⁸⁹.

Édouard III hérite d'un royaume affaibli par les troubles politiques et la crise économique. Désireux de rétablir l'autorité monarchique, il commence par raffermir sa politique

¹⁷⁹ IBID., p. 219.

¹⁸⁰ IBID., p. 215.

¹⁸¹ TURNER R. V., *King John: England's Evil King?*, 1^{ère} éd. 1994, Stroud, History Press. 2009, p. 190-191.

¹⁸² IBID., p. 195.

¹⁸³ CARPENTER D., *The Struggle for Mastery: The Penguin History of Britain 1066–1284*, Londres, Penguin, 2004, p. 380-381.

¹⁸⁴ DUBY G. (dir.), *op. cit.*, p. 397.

¹⁸⁵ CARPENTER D., *op. cit.*, p. 468.

¹⁸⁶ IBID., p. 495.

¹⁸⁷ IBID., p. 477.

¹⁸⁸ La première guerre d'indépendance de l'Écosse se déroule entre 1296 et 1328 entre l'Angleterre et l'Écosse. Celle-ci est déclenchée par les tentatives de domination d'Édouard I sur l'Écosse et se termine avec l'avènement de Robert de Bruce et la signature du traité d'Édinbourg-Northampton avec Édouard III.

¹⁸⁹ DUBY G. (dir.), *op. cit.*, p. 395-396.

extérieure. En Écosse, il soutient avec succès les adversaires de la jeune dynastie des Bruce¹⁹⁰. En France, il enjoint au roi Philippe VI de respecter ses prérogatives de duc d'Aquitaine. Mais Paris fait fi de ses demandes. Édouard décide alors de faire valoir ses prétentions au trône de France car il est, par sa mère Isabelle de France, le petit-fils de Philippe IV le Bel¹⁹¹ et donc l'héritier le plus proche du trône¹⁹². En effet, après la mort de Philippe IV en 1314, ses fils Louis X le Hutin, Philippe V le Long¹⁹³ et Charles IV le Bel¹⁹⁴ se succèdent rapidement. Mais en 1328, la mort de Charles laisse le trône de France sans successeur capétien direct. L'héritier le plus proche est Édouard mais celui-ci est roi d'Angleterre. La cour de France lui préfère alors Philippe de Valois, fils de Charles de Valois et petit-fils de Philippe III, et donc neveu de Philippe IV. Philippe de Valois monte alors sur le trône sous le nom de Philippe VI et la monarchie française jusque-là aux mains des Capétiens directs passe à la branche cadette, la Maison de Valois. Au début, la transition se passe sans encombre – Édouard rend même hommage au nouveau souverain en 1329 – mais suite au conflit concernant le duché d'Aquitaine, Édouard décide de réclamer en 1337 sa part d'héritage et déclenche la guerre de Cent Ans. Malgré des débuts difficiles, grâce à une alliance avec le Parlement à partir de 1340, le souverain bénéficie des fonds nécessaires et d'une bonne cohésion sociale. Son entreprise est alors couronnée de succès, notamment à Crécy en 1346 et Poitiers en 1356, jusqu'en 1360, au moment où est signée la paix de Calais. Cependant, la guerre reprend en 1369 et la France, revigorée grâce à la période de trêve, prend le dessus. Lorsqu'Édouard meurt en 1377, il ne reste plus des conquêtes continentales que Calais et l'Aquitaine¹⁹⁵. Peu après, en 1380, la mort du souverain français Charles IV marque la cessation des conflits¹⁹⁶.

Le petit-fils d'Édouard, Richard II, lui succède. Celui-ci est confronté à une vague de mécontentement de la part du peuple avec la Révolte des Travailleurs en 1381, puis de la part des

¹⁹⁰ Il s'agit alors de la deuxième guerre d'indépendance de l'Écosse, entre 1332 et 1357, qui s'achève avec le traité de Berwick.

¹⁹¹ Roi de France. Fils de Philippe III et d'Isabelle d'Aragon, petit-fils de Louis IX, il est la dernière grande figure issue directement de la dynastie des Capétiens. Son règne se distingue par une excellente administration du royaume, la centralisation de l'État, l'expulsion des Juifs et l'anéantissement de l'Ordre du Temple.

¹⁹² *IBID.*, p. 396-397.

¹⁹³ Jean I, fils posthume de Louis X, mourut quelques jours après sa naissance. La couronne passa alors au frère de Louis, Philippe.

¹⁹⁴ La mort de Philippe IV et de ses fils est narrée dans la célèbre suite romanesque des *Rois Maudits* de Maurice Druon.

¹⁹⁵ *IBID.*, p. 347-349, 397-399.

¹⁹⁶ *IBID.*, p. 350.

nobles en 1387¹⁹⁷ ; et il conclut une trêve avec le roi Charles VI de France en 1389¹⁹⁸. Mais Richard est déposé en 1399 par son cousin Henri qui devient le premier souverain de la maison de Lancastre en tant qu'Henri IV¹⁹⁹. Son règne est témoin de la célèbre révolte galloise menée par Owen Glyn Dŵr²⁰⁰ et qui sera matée par son fils Henri de Monmouth²⁰¹. Ce dernier, devenu le roi Henri V, profite de l'instabilité politique en France causée par la folie de Charles VI pour entreprendre de récupérer l'héritage des Plantagenêt. C'est ainsi qu'en 1415, il inflige à la France une défaite douloureuse à Azincourt²⁰², et qu'avec le soutien du duc de Bourgogne Philippe le Bon, il se lance à la conquête des territoires qu'il juge lui revenir de bon droit ; en 1420, il conclut le traité de Troyes²⁰³. Mais en 1422, Henri V meurt, suivi de peu par Charles VI²⁰⁴. Leur succèdent leurs fils respectifs, Henri VI et Charles VII. Les Anglais renforcent alors leur prise sur le territoire français et s'étendent vers le Maine et l'Anjou²⁰⁵. Le conflit reprend de manière intense en 1428 avec la prise d'Orléans par les Anglais et l'intervention de Jeanne d'Arc. Le roi de France, avec l'appui de la Bourgogne suite au traité d'Arras de 1435, reconquiert inexorablement ses territoires et les Anglais sont finalement vaincus en 1453²⁰⁶.

En Angleterre, Henri VI se montre incapable de conserver l'héritage de son père et se trouve confronté à des troubles grandissants. La tension monte entre les grandes familles aristocratiques, ses conseillers, les ducs de Suffolk et de Somerset, sont mal perçus, et son mariage avec la Française Marguerite d'Anjou ainsi que ses tentatives de paix avec la France le rendent peu populaire auprès des partisans de la guerre qui entretiennent le souvenir du grand vainqueur Henri V. En 1450, l'Angleterre perd la Normandie. Les tensions éclatent, la Rébellion de Jack Cade dans le Kent est matée, mais l'opposition croît. Après tout, la maison de Lancastre est arrivée au pouvoir en déposant Richard II, le fils d'Édouard de Galles, le Prince Noir, aîné

¹⁹⁷ IBID., p. 331, 399.

¹⁹⁸ IBID., p. 351.

¹⁹⁹ IBID., p. 398.

²⁰⁰ Aussi connue sous le nom de *Glyndŵr Rising*, cette révolte eut lieu entre 1400 et 1415, et représente la dernière grande vague indépendantiste avant l'annexion définitive du Pays de Galles à l'Angleterre. Sa figure de proue, Owain Glyn Dŵr, est le dernier véritable Prince de Galles, descendant des grands princes des royaumes gallois de Gwynedd, Deheubarth et Powys.

²⁰¹ IBID., p. 354.

²⁰² RIDDY F., « Contextualizing *Le Morte Darthur*: Empire and Civil War », in ARCHIBALD E. et EDWARDS A. S. G. (dir.), *op. cit.*, p. 66.

²⁰³ Traité conclu entre Henri V d'Angleterre et Charles VI de France accordant à Henri le statut d'héritier au trône de France en vertu de son mariage avec Catherine de Valois, fille de Charles VI.

²⁰⁴ DUBY G. (dir.), *op. cit.*, p. 351-354.

²⁰⁵ RIDDY F., *op. cit.*, p. 68.

²⁰⁶ DUBY G. (dir.), *op. cit.*, p. 355-358.

d'Édouard III. La branche des Lancastre, elle, descend de Jean de Gand, le troisième fils d'Édouard III. Les regards se tournent alors vers Richard, duc d'York, cousin d'Henri VI, qui descend par son père d'Edmond de Langley, quatrième fils d'Édouard, et par sa mère de Lionel de Clarence, deuxième fils d'Édouard. Richard gagne en popularité et tente de s'opposer par la force aux conseillers du roi : sa tentative échoue²⁰⁷. Mais après l'échec de la guerre et le retrait anglais des territoires occupés en France en 1453²⁰⁸, Henri VI est pris d'un accès de folie et Richard est nommé protecteur du royaume jusqu'en 1454, quand Henri recouvre la raison. Richard d'York décide alors de faire alliance avec le comte de Salisbury et le comte de Warwick, et déclenche avec la première bataille de St Albans en 1455 la guerre des Deux-Roses, guerre civile née de la querelle dynastique entre les maisons d'York et de Lancastre et qui représente une crise majeure de l'histoire anglaise. Henri use de son statut de roi (dont le prestige le protège et lui fournit une capacité d'action) pour ramener l'ordre ; il confisque les biens de Richard d'York et de ses partisans. Mais les hostilités reprennent de plus belle en 1459, et une nouvelle vague de conflits ravage l'Angleterre. Les yorkistes, malgré la mort de Richard, prennent le dessus et Édouard, le fils de Richard, s'empare du trône en 1461 sous le nom d'Édouard IV.

Henri VI n'abandonne pas la couronne ; avec ses partisans du nord de l'Angleterre et le soutien de la France, il continue de s'opposer à la maison de York. Mais il finit par être fait prisonnier en 1465. De son côté, Édouard IV se heurte aux mêmes problèmes que son prédécesseur. Les différentes factions de nobles s'opposent les unes aux autres, et son ancien allié, le comte de Warwick (qui s'oppose à la reine), ainsi que son propre frère, le duc de Clarence, fomentent des rébellions dans le nord de l'Angleterre. Édouard IV profite à son tour du prestige du titre royal de sorte que Warwick et Clarence sont forcés de se réfugier en France en 1470. Là, le roi de France Louis XI les gagne à la cause de Marguerite d'Anjou et d'Henri VI. Les deux comtes regagnent l'Angleterre en tant que lancastriens et contraignent Édouard à se réfugier auprès du duc de Bourgogne, Charles le Téméraire. Pendant une brève période, Henri VI est remplacé sur le trône par Warwick, le « faiseur de roi », et Clarence. Mais en 1471, Édouard est de retour avec le soutien bourguignon. Clarence se rallie alors à son frère qui remporte la bataille de Barnet – au cours de laquelle Warwick trouve la mort – puis celle de Tewkesbury. Henri VI est exécuté et l'Angleterre connaît une accalmie jusqu'à la mort d'Édouard IV en 1483. Les

²⁰⁷ IBID., p. 399-400.

²⁰⁸ RIDDY F., *op. cit.*, p. 55.

troubles reprendront avec le règne de Richard III, qui s'empare du trône en assassinant les fils d'Édouard IV, ses neveux ; mais il sera vaincu en 1485 à Bosworth par Henri Tudor²⁰⁹, le futur roi Henri VII. Celui-ci se présente comme le réconciliateur des maisons de York et de Lancastre grâce à son mariage avec Élisabeth d'York. Il éteint les dernières velléités yorkistes en 1487 et réussit à contrôler étroitement l'aristocratie anglaise²¹⁰. Son accession au trône marque l'avènement de la dynastie des Tudor.

Ce contexte agité par les multiples crises politiques ainsi que les guerres, les famines et la peste, donne lieu à de profonds changements dans la structure sociale. Dès le début du XIV^e siècle, la roue tourne pour l'Occident, qui, entre les X^e et XIII^e siècles, avait connu une période d'essor économique et démographique important. La Grande Famine de 1315-1317 frappe le nord de l'Europe, décimant une grande partie de la population, affaiblissant les survivants et fragilisant l'économie. À cela s'ajoute dès 1337 la guerre de Cent Ans. Les armées sont financées grâce à l'instauration d'un impôt national, qui s'ajoute à celui de la seigneurie. Les paysans sont écrasés et les campagnes ravagées par ce conflit qui s'étend aux pays voisins de l'Angleterre et de la France suite aux diverses alliances des belligérants. L'insécurité règne et porte un coup aux relations économiques entre les différentes régions, comme en témoigne l'agonie des foires de Champagne, tandis que les grandes banques florentines sont mises en faillite par les emprunts des deux camps. Et puis arrive en 1348 la Peste noire, qui se répand inexorablement et s'attaque à une population déjà affaiblie par la famine et la guerre, causant la mort de millions de personnes²¹¹. Le Grand Schisme d'Occident entre 1378 et 1417 achève de bouleverser l'Occident chrétien, toujours profondément religieux²¹².

Très vite, le monde rural est touché par les troubles. Une grande partie de la population a disparu suite à la famine et à la peste. La main-d'œuvre est devenue rare, et donc précieuse. Les paysans commencent alors à se montrer plus exigeants avec les seigneurs au sujet de leurs conditions de travail. Une partie de la paysannerie enrichie diversifie son domaine d'activité et sa production, ce qui lui permet de mener une vie plus aisée. Cette mutation de la société paysanne entraîne une reconsidération du servage et de l'autorité seigneuriale. Tout au long du XIV^e

²⁰⁹ Henri Tudor descend par son père de Charles VI de France et par sa mère de Jean de Gand, fils d'Édouard III. Il est le père du célèbre roi anglais Henri VIII.

²¹⁰ DUBY G. (dir.), *op. cit.*, p. 399-402.

²¹¹ *IBID.*, p. 329-330.

²¹² *IBID.*, p. 335 et 456.

siècle, on voit surgir dans plusieurs zones d'Europe des révoltes paysannes contre les dirigeants (tels que les Karls en Flandre et les Jacques en France). En Angleterre a lieu en 1381 la Révolte des Travailleurs, qui éclate dans l'Essex et le Kent. Elle s'oppose aux taxes prélevées par les juges et administrateurs royaux et au servage intensifié par les seigneurs. Les acteurs en sont non seulement des paysans, mais également des guildes d'artisans et des représentants locaux. Le mouvement est violemment réprimé²¹³, mais l'évolution est en marche²¹⁴ et, dès la seconde moitié du XIV^e et au long du XV^e siècle, le sort des paysans s'améliore grâce à la fin du servage, l'acquisition du droit de possession des terres et la négociation de meilleures conditions de travail²¹⁵. Les villes, secouées d'émeutes (notamment à Gand, Paris et Florence), connaissent elles aussi le changement. Les métiers, mis à mal par la rareté de la main-d'œuvre et la hausse des salaires conséquente, renforcent leur protectionnisme. Il faut innover pour faire face au protectionnisme urbain, à la suite de quoi l'artisanat commence à se développer dans les milieux ruraux. En Angleterre, où l'industrie était relativement faible, ce déplacement des centres de production est une réussite. L'industrie du drap prend son essor dans les villages anglais, faisant concurrence au drap flamand et redynamisant l'économie anglaise²¹⁶.

Le système économique anglais évolue rapidement vers une économie marchande et prospère au sein d'une société toujours féodale²¹⁷. Ces changements économiques, liés au développement de l'industrie rurale et à l'évolution de la société paysanne, se répercutent sur le reste de la structure sociale. L'Angleterre voit durant les XIV^e et XV^e siècles l'émergence d'une nouvelle classe sociale, distincte de la société paysanne propriétaire (les *yeomen*) et de la noblesse : la *gentry*. Celle-ci est composée de chevaliers, écuyers et gentilshommes qui agissent en tant qu'administrateurs, leur rôle de guerrier n'intervenant plus que par intermittence. Ils font figure de représentants de la justice royale dans les comtés, gestionnaires de propriétés terriennes, juristes et notaires et bureaucrates. Ils agrandissent leurs propriétés, notamment grâce à des mariages mûrement réfléchis, se créent des généalogies et des armoiries, et savent lire et écrire²¹⁸. Ces hommes de la *gentry* se mettent au service d'un *lord* (membre de la noblesse), auquel ils sont liés par un contrat, en échange d'argent et de protection. Ils sont alors des

²¹³ Tout comme le sera la rébellion menée par Jack Cade en 1450.

²¹⁴ *IBID.*, p. 331.

²¹⁵ RIDDY F., *op. cit.*, p. 71.

²¹⁶ DUBY G. (dir.), *op. cit.*, p. 332.

²¹⁷ KNIGHT S., *op. cit.*, p. 107.

²¹⁸ RIDDY F., *op. cit.*, p. 56, 71.

hommes de leur *lord* plus que du roi, ce qui permet la formation de clans autour de grandes personnalités aristocratiques qui entrent en compétition (comme on l'observe dans la guerre des Deux-Roses). Ce système qui ne repose plus sur le fief et l'hommage²¹⁹ mais sur des arrangements contractuels et financiers est qualifié de « féodalité bâtarde »²²⁰.

Famines, peste, guerres : autant de fléaux qui confrontent de façon accrue l'homme européen du XIV^e et XV^e siècle à la mort. Ajoutées aux troubles politiques et aux mutations économiques, ces circonstances concourent à créer un climat d'incertitude. La mort, particulièrement sous les traits de la peste, frappe en tout lieu, chez le pauvre comme le nanti : nul n'est à l'abri, et clairvoyant celui qui peut prédire les mouvements de la Fortune. La terreur s'empare des esprits et engendre des excès. En Europe, on voit défiler des cortèges de flagellants et sévir des vagues de pogroms, tandis que la guerre laisse dans son sillage des bandes de brigands et autres criminels (on pense notamment au scandale du procès de Gilles de Rais en 1440)²²¹. Face à l'horreur et à l'impuissance humaine, des comportements nouveaux apparaissent. La religion est une réponse aux angoisses. Les grands ordres mendiants d'abord, fondés au XIII^e siècle, et les mystiques²²² ouvrent la voie à une expérience plus personnelle de la Foi, et le croyant s'adonne à la méditation et à la prière individuelle. D'autre part, l'idéal chevaleresque est opposé à la boucherie martiale, et l'on assiste au XIV^e siècle à la création des grands Ordres de chevalerie, dont l'Ordre de la Jarretière, fondé par Édouard III entre 1346 et 1348, qui s'inspire de la tradition arthurienne de la Table Ronde. Un idéal moral, religieux et politique exalte la noblesse²²³.

Mais en Angleterre, vers la moitié du XV^e siècle, les élites, qui ne sont plus unies face aux Français et aux Écossais, s'opposent mutuellement, et le conflit qui fait rage entre les clans durant la guerre des Deux-Roses entraîne une crise des valeurs aristocratiques²²⁴. La *gentry* s'empare alors de l'idéal chevaleresque, qu'elle remodèle pour l'accommoder à sa propre expérience. Durant la seconde moitié du XV^e siècle, on trouve une grande production littéraire

²¹⁹ DUBY G. (dir.), *op. cit.*, p. 400.

²²⁰ KNIGHT S., *op. cit.*

²²¹ DUBY G. (dir.), *op. cit.*, p. 333.

²²² On citera, pour l'Angleterre, Richard Rolle, Walter Hilton, et Julienne de Norwich.

²²³ *IBID.*, p. 334, 398.

²²⁴ RIDDY F., *op. cit.*, p. 72.

autour de la théorie et la pratique de la chevalerie²²⁵. On peut y observer la volonté d'une partie de la société de retrouver des valeurs d'une époque glorifiée, d'un passé mythique où s'incarnaient tous les principes chevaleresques (honneur, vertu, justice, bravoure, ...), bien que cet « âge de la chevalerie » soit un âge fantasmé qui n'a jamais existé²²⁶. Les membres de la *gentry* aspirent à la *gentility*²²⁷, définie selon l'OED comme « supériorité sociale manifestée par des manières, attitudes ou apparences polies et respectables »²²⁸. Ce mot, provenant de l'ancien français *gentil* au sens de « bien-né »²²⁹, contient l'idée d'un prestige social acquis grâce à la conduite noble et aux possessions de ces individus sans titre ni ascendance.

Les incertitudes de ce monde en mutation se reflètent dans la littérature anglaise du XV^e siècle²³⁰. L'identité anglaise s'est particulièrement développée en opposition aux Écossais lors des Guerres d'Indépendance et aux Français pendant la guerre de Cent Ans²³¹, et l'affirmation de cette identité s'accomplit à travers la langue et la littérature. Cet usage des lettres lié au sentiment identitaire, couplé avec une augmentation de l'alphabétisation survenue suite aux changements sociaux²³² et soutenue dans la seconde moitié du XV^e siècle par le développement de l'imprimerie²³³, amène une période de transition littéraire²³⁴. La conquête normande de l'Angleterre avait mis à mal le statut de la langue anglaise et, par conséquent, le développement de sa littérature qui avait fleuri durant la période anglo-saxonne. De leur côté, le latin et le français prospèrent : le latin supprime l'anglais dans les monastères et devient temporairement la langue juridique avant d'être remplacé par le français, la langue des élites²³⁵. Le latin, employé pour les œuvres intellectuelles et littéraires, et le français, porté par l'aristocratie insulaire et

²²⁵ KNIGHT S., *op. cit.*

²²⁶ DUMAIS-SVOGUN M., *op. cit.*, p. 7.

²²⁷ RIDDY F., *op. cit.*, p. 72.

²²⁸ « Social superiority as demonstrated by polite and respectable manners, behaviour, or appearances » (« Gentility », in *Oxford English Dictionary*, url : <https://en.oxforddictionaries.com/definition/gentility> (consulté le 05/05/2019).

²²⁹ voir *Dictionnaire de Moyen Français (1330-1500)*, sur <http://www.atilf.fr/dmf/> (consulté le 05/05/2019).

²³⁰ SMITH J., « Language and Style in Malory », in ARCHIBALD E. et EDWARDS A. S. G. (dir.), *A Companion to Malory*, Cambridge, D. S. Brewer, 1996, p. 97.

²³¹ voir RIDDY F., *op. cit.*, p. 67, 69, 72.

²³² IBID. p. 71 ; FIELD P. J. C., *Romance and Chronicle. A study of Malory's prose style*, Londres, Barrie & Jenkins, 1971, p. 30.

²³³ DUBY G. (dir.), *op. cit.*, p. 342.

²³⁴ SMITH J., *op. cit.*, p. 97.

²³⁵ FIELD P. J. C., *Romance... op. cit.*, p. 12-13.

continentale, produisent une importante littérature. Déjà à la fin du XIV^e siècle, le français a donné naissance à une prose plus complexe et plus avancée que l'anglais²³⁶.

Il faut attendre le XIV^e siècle pour que l'anglais soit rétabli comme langue du pouvoir. Mais c'est une langue qui a déjà fortement changé dans sa syntaxe et son vocabulaire, influencée par l'usage du latin et du français. La réhabilitation de la langue anglaise entraîne une nouvelle efflorescence de sa littérature. Ainsi, au XIV^e siècle, on observe une renaissance de la poésie allitérative, qui avait survécu dans la tradition orale. La prose anglaise quant à elle a perduré à travers le genre de l'homélie²³⁷. Le XV^e siècle apporte un vent de redécouverte. Les prosateurs anglais, tout comme leurs collègues poètes, expérimentent et se réapproprient la langue et la littérature et, pour ce faire, puisent dans deux traditions existantes. D'une part, ils s'inspirent de la tradition rhétorique anglo-saxonne, caractérisée par une subordination limitée, l'emploi fréquent de la conjonction de coordination « *and* », et l'usage de construction paratactique imitant le rythme de la parole²³⁸. D'autre part, influencés par le travail de traduction²³⁹, les auteurs transfèrent des procédés stylistiques français et latins à leurs compositions anglaises, créant un style littéraire qui s'adresse davantage à un lecteur qu'à un auditeur, et caractérisé par un enchaînement de subordonnées et l'emploi abondant de connecteurs logiques²⁴⁰.

Qu'en est-il de la littérature arthurienne durant cette période ? Entre la fin du XII^e siècle et la fin du XV^e siècle, on trouve toujours des récits sur Arthur en latin, français, anglais, etc. Sont composés en Angleterre des récits en vers tels que l'*Alliterative Morte Arthure* et le *Stanzaic Le Morte Arthur* au XIV^e et début du XV^e siècle, qui narrent tous deux l'histoire de la mort d'Arthur ; rapporter l'entièreté de son règne reste du ressort des chroniqueurs, qui suivent en général la tradition galfridienne. On retrouve cependant un récit fort complet dans les cycles de la Vulgate et de la Post-Vulgate en prose française au XIII^e siècle, qui sont lus en Angleterre aux XIV^e et XV^e siècles et constituent une référence pour la culture aristocratique²⁴¹. Contrairement à la tradition chronique instaurée par Geoffroy qui insère le règne d'Arthur dans la succession des rois de Bretagne, les romances françaises des XII^e et XIII^e siècles, en insistant

²³⁶ IBID., p. 22.

²³⁷ IBID., p. 12-13.

²³⁸ SMITH J., *op. cit.*, p. 97, 99.

²³⁹ FIELD P. J. C., *Romance... op. cit.*, p. 25.

²⁴⁰ IBID., p. 16 ; SMITH J., *op. cit.*, p. 99-100.

²⁴¹ RIDDY F., *op. cit.*, p. 63.

sur la dimension merveilleuse, sortent le récit arthurien du récit de l'Histoire pour présenter des aventures synchroniques²⁴² dans une sorte de bulle hors du temps ; elles rejoignent ainsi la tradition folklorique d'Arthur qui le place dans le temps mythique, à l'inverse de la tradition chronique qui l'inscrit dans le temps historique et linéaire. N'étant pas concernés par la portée nationaliste dont pouvait se parer la légende, les auteurs français n'éprouvent pas le besoin d'insérer Arthur dans le cours de l'Histoire²⁴³. En outre, ces romances n'ont pas pour but de s'aligner et de présenter un ensemble fixé et cohérent. C'est pourquoi on retrouve des récits contradictoires et à la chronologie assez floue. On observe cependant dans la seconde moitié du XV^e siècle des tentatives de réorganisation et d'unification des récits arthuriens²⁴⁴. À l'époque, cette pratique de traduction et d'unification de récits antérieurs avait déjà cours en Bourgogne²⁴⁵. En ce qui concerne la matière arthurienne, il convient de mentionner le travail de Micheau Gonnot en France, et celui de Thomas Malory en Angleterre²⁴⁶.

Parallèlement à la littérature arthurienne évoluent la représentation d'Arthur et la valeur symbolique qui lui est assignée. Dans le bas Moyen Âge, Arthur n'est plus un héros du peuple. Il appartient au passé et aux anciennes valeurs aristocratiques liées à la théorie des trois ordres²⁴⁷, dépassée au XV^e siècle, et représente les guerriers. Le récit arthurien est remodelé pour intégrer une société contemporaine mais non inclusive : les paysans n'y ont pas de place ; le récit se préoccupe des exploits des élites. Mais dans la tradition arthurienne du XV^e siècle, l'exclusion ne concerne pas uniquement le tiers-état mais également les minorités ethniques conquises : Arthur, Celte à l'origine, est dorénavant un roi anglais, et permet d'explorer la vision des classes supérieures de l'*Englishness* exacerbée par la guerre de Cent Ans. La transition entamée au XII^e siècle est achevée, et la figure dominante d'Arthur est désormais celle du souverain anglais et non plus du guerrier celte. Selon Felicity Riddy, la figure d'Arthur est « le produit [d'une] Histoire discontinue »²⁴⁸, résultat des vagues successives de conquête de l'île britannique²⁴⁹.

²⁴² IBID., p. 64.

²⁴³ IBID.

²⁴⁴ FIELD P. J. C., *Romance... op. cit.*, p. 8.

²⁴⁵ KNIGHT S., *op. cit.*

²⁴⁶ FIELD P. J. C., *Romance... op. cit.*

²⁴⁷ La société médiévale était initialement organisée autour de trois ordres : les *oratores*, les *bellatores* et les *laboratores*, qui correspondent au clergé, à la noblesse et aux paysans.

²⁴⁸ « Arthur is the product of this discontinuous history. » (RIDDY F., *op. cit.*, p. 57).

²⁴⁹ IBID., p. 55-57

Cette « anglicisation » de la figure d'Arthur trouve son aboutissement dans l'œuvre de Thomas Malory. L'auteur de *Le Morte Darthur*, Thomas Malory, qui se présente comme « chevalier prisonnier », est généralement identifié avec Sir Thomas Malory du Warwickshire. Membre de la *gentry*, celui-ci était au service de Richard Neville, le comte de Warwick, le « faiseur de roi » qui s'était lancé dans la guerre des Deux-Roses en tant que yorkiste avant de finir lancastrien. Sir Malory, plusieurs fois accusé de divers crimes, est incarcéré à de multiples reprises. On le trouve inclus dans un pardon général en 1461, mais il est exclu des pardons à partir de 1468 après être entré en opposition à Édouard IV aux côtés du comte de Warwick, dont il était assez proche. Il meurt en 1471, ayant été relâché sous la brève restauration d'Henri VI²⁵⁰. C'est durant sa captivité que Malory rédige *Le Morte Darthur*²⁵¹. Il utilise des sources françaises et anglaises qu'il traduit, abrège, simplifie et démêle pour en faire un récit unifié et articulé²⁵². Cette pratique littéraire d'unification de récits antérieurs existait déjà en Bourgogne, avec laquelle le comte de Warwick avait de nombreux contacts, et c'est probablement grâce à ces liens que Malory a pu avoir accès aux sources françaises²⁵³. Sa source principale est le Cycle de la Vulgate, aussi connu comme le *Lancelot-Graal*. Le Cycle de la Vulgate est un groupe de romances en prose du XIII^e siècle narrant la légende arthurienne depuis les débuts de l'histoire du Graal jusqu'à la mort d'Arthur et la chute de son royaume. L'auteur a en outre employé au moins trois autres romances²⁵⁴ : le *Tristan* en prose, une romance française du XIII^e siècle qui lie pour la première fois le personnage de Tristan à la Table Ronde²⁵⁵ ; et les poèmes anglais l'*Alliterative Morte Arthure* et le *Stanzaic Le Morte Arthur* écrits respectivement au XIV^e et au début du XV^e siècle²⁵⁶. D'autres parties de son récit sont tirées de sources inconnues ou bien de sa propre invention sans que nous puissions le distinguer avec certitude.

Cependant, Malory a fortement condensé la matière de ses diverses sources, au point qu'il se réapproprie le récit et que son résultat diffère grandement des versions françaises²⁵⁷. Dans *Reading Romance*, Margaret duMais Svogun reprend l'argument de Jill Mann selon lequel

²⁵⁰ KNIGHT S., *op. cit.*, p. 105-106.

²⁵¹ RIDDY F., *op. cit.*, p. 55.

²⁵² DUMAIS-SVOGUN M., *op. cit.*, p. 1.

²⁵³ KNIGHT S., *op. cit.*, p. 106.

²⁵⁴ FIELD P. J. C., *Romance... op. cit.*, p. 8-9.

²⁵⁵ GRIMBERT J. T., « The 'Matter of Britain' on the Continent and the Legend of Tristan and Iseult in France, Italy, and Spain », in FULTON H. (dir.), *op. cit.*, p. 145-146.

²⁵⁶ RIDDY F., *op. cit.*, p. 63.

²⁵⁷ FIELD P. J. C., *Romance... op. cit.*, p. 9-10.

la simplification du récit, qui implique l'élimination d'explications et de détails fournis dans les longs récits du XIII^e siècle, sert en fait à réintroduire le mystère qui caractérise la romance arthurienne à ses débuts, ce qui a pour effet d'impliquer activement le lecteur dans la recherche de sens²⁵⁸, non sans rappeler le goût du jeu littéraire déjà présent chez Geoffroy de Monmouth²⁵⁹. Malory, à l'instar de Geoffroy, reprend le règne comme structure du récit. Pour la première fois en anglais, en dehors de la tradition de la chronique, un auteur décrit le règne en entier, de la naissance d'Arthur à sa mort en passant par le couronnement, les phases de conquêtes et la déliquescence du royaume. Il augmente la biographie traditionnelle grâce à l'usage des romances françaises et anglaises. Dans ce récit sorti de l'enchaînement de la chronique, l'Arthur de Malory n'est plus roi de Bretagne mais bien roi d'Angleterre, et la narration se déploie du point de vue anglais²⁶⁰. Insérées au sein de cette structure se trouvent des intrigues secondaires racontées de manière épisodique, formant néanmoins un tout agencé²⁶¹. Un autre élément qui distingue le récit de Malory des sources françaises est le style. Au contraire de bon nombre de ses contemporains, il évite une traduction trop proche de la version française et développe une écriture qui lui est propre²⁶². Ce style s'inscrit néanmoins dans l'une des traditions de la prose anglaise du XV^e siècle : la tradition anglo-saxonne²⁶³. Jeremy Smith argumente que les choix stylistiques de Malory reflètent une volonté de démontrer un plus haut degré d'*Englishness*.

Cette mise en avant de l'identité nationale est en alignement avec le sentiment des élites²⁶⁴ dont l'auteur est issu. L'œuvre de Malory se caractérise dans son ensemble par une idéologie aristocratique qui s'exprime à travers les idéaux chevaleresques. Mais l'aristocratie ainsi dépeinte est une aristocratie en crise²⁶⁵, reflétant le conflit contemporain de Malory²⁶⁶. Les chevaliers de *Le Morte Darthur*, qui ont pourtant pour fonction d'établir l'ordre et la paix dans le royaume, contribuent cependant dès le début du récit à instaurer le désordre²⁶⁷. Le point culminant est bien entendu l'opposition des partis de Lancelot et d'Arthur, et le combat final

²⁵⁸ DUMAIS-SVOGUN M., *op. cit.*, p. 44.

²⁵⁹ voir contexte II.a.

²⁶⁰ RIDDY F., *op. cit.*, p. 64.

²⁶¹ DUMAIS-SVOGUN M., *op. cit.*, p. 15

²⁶² FIELD P. J. C., *Romance... op. cit.*, p. 10.

²⁶³ SMITH J., *op. cit.*, p. 101.

²⁶⁴ IBID., p. 101, 103.

²⁶⁵ RIDDY F., *op. cit.*, p. 72.

²⁶⁶ KNIGHT S., *op. cit.*, p. 113.

²⁶⁷ IBID., p. 112-113.

contre Mordred. Au sein du récit, un mécanisme tragique²⁶⁸ se met en place lorsque la sphère privée entre en collision avec la sphère publique²⁶⁹. L'acte privé, une fois rendu public²⁷⁰, fait intervenir la valeur de l'honneur, qui oblige les chevaliers à agir même à l'encontre de leurs désirs²⁷¹. Felicity Riddy présente le malheur de l'aristocratie dans *Le Morte Darthur* comme « l'effondrement auto-généré de son propre *ethos* »²⁷², que David Benson précise comme la destruction de l'idéal arthurien de la camaraderie (*fellowship*) par l'idéal arthurien de l'honneur²⁷³. En partant d'une démarche de compilation, Malory a su créer une œuvre unique, qui devait marquer les esprits des lecteurs dès les premières décennies suivant sa composition – notamment grâce à l'édition de Caxton en 1485. *Le Morte Darthur* influencera profondément les esprits à travers les âges et les frontières²⁷⁴, inspirant entre autres Tennyson et ses *Idylls*, Sōseki et son *Kairo-kō*, ou encore John Boorman et son *Excalibur*.

b. Analyse

Le texte que nous avons choisi de placer en miroir de la *Vera Historia* est un extrait de *Le Morte Darthur* de Thomas Malory provenant de l'édition de Vinaver, pp. 714/14 à 717/38. Cet extrait correspond à la séquence narrative de la *Vera Historia* : il commence juste après la mort de Mordred avec Arthur blessé et s'achève sur l'exposition du débat autour de la mort d'Arthur.

En considérant que les sources de Malory appartiennent à la tradition du roman, il serait aisé d'en conclure que l'œuvre de Malory relève, elle aussi, purement du roman. Cependant, les frontières entre les genres ont toujours été floues. Si Malory utilise principalement des cycles de romans français pour alimenter sa compilation, cette tradition du roman elle-même trouve ses racines dans le fantastique celtique, sans oublier l'influence considérable de la chronique de Geoffroy de Monmouth. Ces différents visages de la littérature arthurienne n'ont de cesse de se

²⁶⁸ BENSON C. D., « The Ending of the *Morte Darthur* », in ARCHIBALD E. et EDWARDS A. S. G. (dir.), *op. cit.*, p. 231.

²⁶⁹ KNIGHT S., *op. cit.*, p. 127.

²⁷⁰ *IBID.*, p. 140 ; BENSON C. D., *op. cit.*, p. 230.

²⁷¹ *IBID.*, p. 234.

²⁷² « (...) the self-generated collapse of its own defining ethos » (RIDDY F., *op. cit.*, p. 72).

²⁷³ BENSON C. D., *op. cit.*, p. 231.

²⁷⁴ EDWARDS A. S. G., « The Reception of Malory's *Morte Darthur* », in ARCHIBALD E. et EDWARDS A. S. G. (dir.), *op. cit.*, p. 241.

fondre et de se confondre. Comment se présentent-ils dans l'œuvre de Malory et plus précisément dans notre extrait, qui relate un temps fort du parcours de la figure d'Arthur puisqu'on nous y rapporte ses derniers instants ainsi que le questionnement sur son sort ? Et comment le texte de Malory, par rapport à ces traditions, se distingue-t-il à son tour, suffisamment pour marquer les esprits et devenir un jalon crucial dans la formation du mythe arthurien ?

Dans l'essai au titre évocateur *Romance and Chronicle : A Study of Malory's Prose Style*, Field énonce que « Malory arrange de la matière romanesque sous forme de chronique »²⁷⁵. Et il est vrai que certaines caractéristiques du texte ne sont pas sans rappeler la tradition de la chronique. Nous avons déjà mentionné la reprise de la structure axée autour du règne, présente dans l'œuvre galfridienne. D'autres éléments dans notre extrait semblent se rattacher au genre de la chronique. Un exemple notable est l'intervention de l'auteur à la fin de l'extrait (717/12-38). Malory place son récit sous le patronage de « *bokis that bene auctorysed* » (717/12-13), lesquels ne lui ont pas fourni plus d'information sur « *the verry sertaynté of [Arthur's] dethe* » (717/13). Il entreprend alors d'exposer ce manque de certitude dû aux lacunes de ses sources (717/23-28) et de présenter le débat qui a perduré autour de la mort d'Arthur (717/29-35), se hasardant même à nous donner une opinion prudente : « *I wolde sey : here in thys worlde he chaunged hys lyff* » (717/32-33). Cette tournure en apparence anodine lui permet d'inclure dans une seule expression toutes les formes de possible survivance d'Arthur, qu'il soit en séjour à Avalon ou bien promis à la résurrection, à l'image du Christ. Cependant l'idée même de la survivance d'Arthur est dorénavant commandée par une mission chrétienne qui place Arthur sous le commandement de Jésus en tant que « guerrier de la Foi » : « *[som men say] that kynge Arthure ys nat dede, but had by the wyll of oure Lorde Jesu into another place ; and men say that he shall com agayne, and he shall wynne the Holy Crosse* » (717/29-31).

L'élément chrétien est bien présent dans le texte, et l'on retrouve la mention du Christ (« *Jesu* » : 715/2 ; « *oure Lorde Jesu* » : 717/30), la figure du prélat (« *Bysshop of Caunturbery* » : 716/35), et les rites, pratiques et lieux chrétiens (« *to entyre hym* » : 716/40 ; « *chapell* », « *prayers and fastynges and grete abstynauce* » : 717/38). Cependant il ne s'agit plus de l'omniprésence religieuse et ecclésiastique qui était caractéristique des chroniques

²⁷⁵ « [Malory] is putting romance material into chronicle form » (FIELD P. J. C., *Romance... op. cit.*, p. 37).

rédigées par les clercs, car entretemps le roman arthurien a développé sa propre lecture chrétienne d'Arthur, et la spiritualité chrétienne a trouvé de nouvelles expressions à travers le mysticisme et l'idéal chevaleresque. De même, si le texte répond bien à un impératif moral comme le requerrait l'écriture de l'Histoire, cet impératif ne concerne plus uniquement la figure du Prince ou autre gouvernant mais se préoccupe également de l'individu et de son évolution, élément que d'aucuns attribuent comme attrait au roman²⁷⁶. Que peut-on alors encore identifier comme souvenir de la tradition chronique ?

Un des traits de l'œuvre de Malory qui a été mis en avant précédemment est son caractère identitaire. L'œuvre exprime, non seulement par son usage de la langue anglaise, mais aussi par son style et les valeurs véhiculées, un mythe de l'*Englishness*²⁷⁷. Cette spécificité ethnique et culturelle est un des traits majeurs de la tradition chronique, qui s'attache à raconter le destin et les aléas d'un groupe particulier, à plus ou moins grande échelle (la figure du dirigeant, bien souvent au centre de la chronique, est indissociable de ses sujets). Dans notre extrait, Malory évoque cette réalité géographique et culturelle. Ainsi, il fait mention de Canterbury (« *Caunturbery* » : 716/35 ; 717/10, 26) et de Glastonbury (« *Glassyngbyry* » : 717/37). En outre, le mythe d'Arthur est bien resitué en Angleterre (« *in many partys of Inglonde* » : 717/29) – et non plus de manière générique en Bretagne. On retrouve également ce style calqué sur la tradition anglo-saxonne, avec ses constructions paratactiques et son utilisation fréquente des conjonctions de coordination « *and* », « *for* », and « *than* ». Ajoutons à cela que Field semble percevoir à plusieurs reprises dans le ton du texte un caractère qu'il qualifie de « *matter-of-fact exactness* », et qu'il lie explicitement à l'écriture historiographique²⁷⁸.

L'identité nationale est également exprimée à travers les comportements des personnages et des valeurs qu'ils incarnent. Dans son article « *Englishness in Malory* », Noguchi relève plusieurs de ces expressions morales qui sont caractéristiques de l'identité anglaise. Il lie le discours souvent bref et abrupt des personnages (qui contraste fortement avec ses équivalents français)²⁷⁹, en particulier celui d'Arthur, à un tempérament prêt à l'action et honnête qui serait

²⁷⁶ voir BENSON C. D., *op. cit.*, p. 234 et DUMAIS-SVOGUN M., *op. cit.*, p. 9.

²⁷⁷ voir SMITH J., *op. cit.*, p. et NOGUCHI Sh., « *Englishness in Malory* », in TAKAMIYA T. et BREWER D. (dir.), *Aspects of Malory*, Cambridge, D. S. Brewer, 1981.

²⁷⁸ « (...) ; [Malory] might be continuing a set of annals (...) » (FIELD P. J. C., *Romance... op. cit.*).

²⁷⁹ FIELD P. J. C., *Romance... op. cit.*, p. 113.

une marque du caractère anglais²⁸⁰. Dans notre extrait, nous voyons Arthur conserver sa rapidité d'action et son pragmatisme malgré sa blessure. Ainsi, entendant l'agitation provenant de ce qui fut le champ de bataille, il envoie aussitôt Lucan s'informer : « *Than harde they people crye in the fylde. 'Now go thou, sir Lucan,' seyde the kyng, 'and do me to wyte what betekyns that noyse in the fylde.* » (714/19-21). Lorsque Bedwere revient du rivage, Arthur va droit au but : « *'What sawe thou there ?' seyde the kyng.* » (715/22) et « *'What sawist thou there ?' seyde the kyng.* » (715/32) ; et quand la barge des dames accoste le rivage, Arthur ordonne sèchement à Bedwere de l'y placer : « *'Now put me into that barge,' seyde the kyng.* » (716/12). Ce laconisme, poussé à l'extrême, se transforme en silence ; sir Lucan, toujours prêt à servir le roi, tait ses blessures : « *'(...) Alas, that he wolde nat complayne hym, for hys harte was so sette to helpe me.'* » (715/1-2). Cette obstination de Lucan dans son service à Arthur est aussi symptomatique d'une autre caractéristique de l'*Englishness* : l'importance du libre arbitre, et le sens des responsabilités qui en découle²⁸¹. Comme l'annonce Arthur avec ses dernières paroles : « *'Comforte thyself,' seyde the kyng, 'and do as well as thou mayste, for in me ys no truste for to truste in.'* » (716/23-24), Bedwere est d'autant plus libre et responsable de sa vie après le départ de son seigneur, et il choisit de sa propre volonté de se mettre au service de l'ermite et de se vouer à la prière : « *'For from hens woll I never go,' seyde sir Bedyvere, 'be my wyll, but all the dayes of my lyff here to pray for my lorde Arthur.'* » (717/3-4).

Outre les références explicites à des réalités géographiques et culturelles (nous avons pointé précédemment les éléments propres aux institutions chrétiennes), d'autres éléments ne sont pas sans évoquer ce que Malory lui-même a connu de l'Histoire. Ainsi, le résultat du combat contre Mordred nous est dépeint à travers le regard de sir Lucan, qu'Arthur blessé a envoyé se renseigner : « *and so as he yode he saw and harkened by the moonelyght how that pyllours and robbers were com into the fylde to pylle and to robbe many a full noble knyght* » (714/23-25). L'odeur du sang a attiré son lot de charognes, et non contents de piller les dépouilles des nobles chevaliers, ces bandits sont poussés au meurtre par l'appât du gain : « *And who that were nat dede all oute, there they slewe them for their harneys and their ryches* » (714/26-27). Comme il convient que seule la nuit soit témoin de cette scène, sous la lumière faible mais dramatique de la lune ! (« *by the moonelyght* » : 714/23). Même quand le combat est terminé et que les chevaliers

²⁸⁰ NOGUCHI Sh., *op. cit.*, p. 19, 23.

²⁸¹ *IBID.*, p. 20-21.

sont tombés, l'horreur continue. Malory, qui a suivi Warwick en tant que chevalier, le sait. L'Europe, tourmentée par les guerres, le sait. Un peu plus loin dans le texte, ce même sir Lucan qui avait assisté au carnage tombe à son tour : « (...) *sir Lucan felle in a sowne, that parte of hys guttis felle oute of hys bodye, and therewith the noble knyght hys harte braste. And whan the kynge awoke he behylde sir Lucan, how he lay fomyng at the mowth and parte of his guttes lay at hys fyete* » (714/39-42). La description est imagée et macabre, et plus horrible encore que dans les sources de Malory, selon Benson²⁸². Dans un pays déchiré par la guerre civile, ce devait être une scène assez courante, et pour l'auteur et pour son public. Au sein d'un récit des temps passés, Malory infuse l'histoire contemporaine.

Si l'influence de la tradition historiographique est bien visible, Malory n'a pourtant pas écrit une chronique. De fait, aux côtés des lieux historiques et des chevaliers bien ancrés dans une réalité qui évoque le XV^e siècle, nous trouvons dans le texte des échos de la tradition première, le fantastique celtique. Pour Benson, la dernière partie de *Le Morte Darthur* se distingue par sa portée symbolique, non seulement chrétienne mais aussi mythique²⁸³. Dans notre extrait, nous pouvons relever plusieurs éléments qui se réfèrent à des traditions préchrétiennes, malgré un langage essentiellement chrétien. Ainsi, le rêve évoqué par Arthur (« *'For now have I my dethe, whereof sir Gawayne me warned in my dreame.'* » : 714/35-36), au cours duquel Gawayne lui était apparu entouré de belles dames pour le prévenir de sa mort, par son brouillage des frontières entre le monde des morts et des vivants, rappelle la tradition celtique²⁸⁴.

Mais le cœur du récit de la mort d'Arthur, c'est bien l'épisode du départ d'Arthur en Avalon (715/8-716/29). Cet épisode est riche en connotations magiques et symboliques, et directement lié à la tradition galloise du héros qui transcende ou nie la mort en accédant à un lieu merveilleux²⁸⁵. Il prend place dans la nature, lieu de la magie, et se déroule en deux temps : premièrement, l'appel (715/8-716/6) et, deuxièmement, le départ même (716/7-29). Nous observons dans le temps de l'appel plusieurs éléments saillants : l'épée Excalibur, le nombre trois et l'élément de l'eau.

²⁸² BENSON C. D., *op. cit.*, p. 235.

²⁸³ IBID., p. 221, 235.

²⁸⁴ NOGUCHI Sh., *op. cit.*, p. 25.

²⁸⁵ FULTON H., « Arthur and Merlin in Early Welsh Literature: Fantasy and Magic Naturalism », in ID. (dir.), *op. cit.*, p. 93 ; GUYÉNOT L., *op. cit.*

Excalibur trouve ses origines dans la tradition galloise sous le nom de *Caledfwlch* (apparentée à l'épée irlandaise *Caladbolg*)²⁸⁶ ; Geoffroy de Monmouth la nomme *Caliburnus*. Dans les premiers récits arthuriens, l'épée est utilisée par divers héros avant de devenir systématiquement associée à Arthur dans la suite de la tradition²⁸⁷. Dans la majorité des récits, elle est distinguée de « l'épée dans la pierre », qui révèle l'identité royale d'Arthur. Chez Malory (qui reprend la version de la Post-Vulgate), Excalibur est présentée à Arthur²⁸⁸ après la destruction de son épée précédente par la première dame du lac²⁸⁹. Excalibur est une arme magique associée à l'Autre Monde²⁹⁰, ce qui se traduit dans *Le Morte Darthur* par une provenance féerique, puisqu'elle est offerte par la dame du lac. Dans notre extrait, ce n'est pas sa fonction d'arme guerrière qui est mise en avant, mais son lien avec l'Autre Monde. Elle est l'outil qui permet d'établir le contact avec les puissances surnaturelles (Avalon et Morgan) et d'assurer le secours d'Arthur.

L'épée est donc l'élément-clef de l'appel. Celui-ci doit s'effectuer par la remise d'Excalibur dans la mer, l'élément liquide duquel elle provient, ainsi que l'ordonne Arthur. Cependant, son ordre n'est pas accompli tout de suite, et par trois fois (715/8-12, 24-26, 34-41), Arthur doit enjoindre à Bedwere de jeter l'épée à l'eau avant que Bedwere n'obéisse. Le nombre trois, qui est un symbole important dans de nombreuses cultures, possède une nature sacrée dans la mythologie celtique²⁹¹. Il confère un aspect rituel au passage, où l'accomplissement de l'acte lié au nombre trois, un nombre associé au temps et à la vie (passé, présent, futur ; enfant, adulte, vieillard ; père, mère, enfant), permet la sauvegarde ou la métamorphose du héros blessé. Nous observons une utilisation similaire du nombre trois dans un autre récit de la tradition celtique, irlandaise ici, appartenant au *Fenian Cycle*, où Finn mac Cumhaill par trois fois apporte de l'eau au héros mourant Diarmuid Ue Duibhne pour le sauver, mais le processus échoue suite à la mauvaise foi de Finn. Dans notre cas, le processus rituel est accompli avec succès, un succès qui est confirmé par la main qui jaillit de l'eau et brandit l'épée trois fois (« *and shoke hit thryse* » :

²⁸⁶ GREEN J., *op. cit.*, p. 155-156.

²⁸⁷ IBID.

²⁸⁸ Chez Malory, il faut distinguer la première dame du lac, qui offre Excalibur à Arthur, et la dame du lac principale, généralement appelée Nynyve dans le manuscrit de Winchester et Nymue dans l'édition de Caxton (qui s'apparente également à la figure de Viviane en dehors de l'œuvre de Malory), qui est associée à la figure de Merlin et qui devient l'adjuvante d'Arthur après la disparition de l'enchanteur.

²⁸⁹ « Excalibur », in LACY N. J. (dir.), *The New Arthurian Encyclopedia*, Londres, St James Press, 1991, p. 147-148.

²⁹⁰ GREEN J., *op. cit.*, p. 156.

²⁹¹ WHITTOCK M., *A Brief Guide to Celtic Myths & Legends*, London, Robinson, 2013, p. 67.

716/2) – en réponse à la requête : l'appel a été entendu. Enfin, ce jet de l'épée, symbole du règne d'Arthur et de ses exploits guerriers, dans l'élément liquide, symbole de transformation, de transition et de vie, annonce la fin d'une phase et le commencement de la suivante dans l'existence d'Arthur.

Dans le temps du départ revient la présence de l'eau, accompagnée de nouveaux éléments : la barge, les dames, et Avalon. La barge, véhicule d'Arthur blessé, confirme le rôle de l'eau en tant qu'élément de transition. L'association ancienne de l'eau à l'élément féminin est ici matérialisée par la présence des dames venues emmener Arthur. Qui sont-elles et quelle est leur fonction ? Au sein de la narration, elles sont présentées comme un groupe dont se détache d'abord une figure et puis trois : « *many fayre ladyes (...), and amonge hem all was a quene, and all they had blak hoodis. And all they wepte and shryked whan they saw kynge Arthur. (...) and there resceyved hym three ladyes* » (716/9-13). L'identité de plusieurs dames est révélée par l'auteur après le récit : « *(...) three quenys ; (...) one was kynge Arthur syster, quene Morgan le Fay, the tother was the quene of North Galis, and the thirde was the quene of the Waste Londis. Also there was dame Nynyve, the chyff lady of the laake* » (717/14-17). La connexion de ce passage avec la tradition celte est très forte, comme l'explicite la mention de la reine de « *North Galis* », autrement dit du nord du Pays de Galles, qui établit un lien avec le monde celte.

Morgan, la sœur d'Arthur, montre dans plusieurs récits arthuriens des caractéristiques de la Morrígan, une déesse irlandaise de la guerre et du destin²⁹², et notre extrait ne fait pas exception à cet égard. Le tableau dressé par Malory est mystérieux, presque sinistre. Ces dames en noir aux cris perçants sont comme une nuée de corbeaux, animaux associés à la Morrígan²⁹³, assemblée autour de trois reines, dont le nombre, sacré chez les Celtes, évoque le triple aspect de la Morrígan, qui par son nom est également reine²⁹⁴. Ces dames en tout cas sont des êtres surnaturels, comme la dénomination de leur figure de proue « *Morgan le Fay* » (717/15) l'annonce explicitement. Elles se présentent comme des fées psychopompes, venues de leur Autre Monde pour faire traverser la frontière (l'eau) au héros mourant²⁹⁵. Leur destination est, comme le dit Arthur lui-même (716/24-25), Avalon. L'île mythique est associée depuis Geoffroy

²⁹² PATON L. A., *op. cit.*, p. 33 ; « Morgan le Fay », in LACY N. J. (dir.), *op. cit.*, p. 329 ; WHITTOCK M., *op. cit.*, p. 67-69.

²⁹³ IBID., p. 68.

²⁹⁴ IBID.

²⁹⁵ Ce rôle de psychopompe s'est déjà vu assumé par la Morrígan (voir PATON L. A., *op. cit.*, p. 33-34).

de Monmouth à la figure de Morgan. Si Geoffroy s'est fortement inspiré de la tradition classique des îles Fortunées²⁹⁶, l'île aux pommes trouve néanmoins écho dans une description de l'Autre Monde présidé par Manannán mac Lír (un dieu de la mer irlandais), qui serait « riche en pommiers »²⁹⁷. Les rapprochements auxquels nous procédons ici n'ont pas pour but de faire un amalgame, mais plutôt de mettre en avant l'idée de racines communes et d'une influence mutuelle entre les traditions celtiques irlandaise et galloise.

La sauvegarde d'Arthur semble donc possible et le départ d'Arthur pour Avalon est confirmé (716/23-29). Le récit vient cependant remettre en question le sort d'Arthur lorsque l'ermite apprend à Bedwere qu'un groupe de dames a apporté une dépouille à enterrer cette nuit-là dans la chapelle et que le chevalier conclut qu'il s'agit du corps d'Arthur (716/38-43). Néanmoins, le récit-même n'affirme pas qu'il s'agit de la dépouille d'Arthur ; et l'auteur, dans son intervention en fin d'extrait, s'il établit la chapelle à Glastonbury et témoigne ainsi de la tradition assimilant Avalon à Glastonbury²⁹⁸, n'éclaircit pas davantage la question. Sa mention étrangement détaillée de la « *chyff lady of the laake* » (717/17-22) semble même évoquer le contraire. L'auteur précise que la dame du lac a épousé sir Pelleas, juste avant de déclarer que : « *[she] had done muche for kynge Arthure* » (717/19), pour ensuite revenir sur le soin qu'elle a pris de placer sir Pelleas en sécurité, après quoi il vécut avec elle « *in grete reste* » (717/21). Cette profusion de détails semble vouloir établir un parallèle entre Arthur et Pelleas, ce qui renforcerait le message que le roi est bien en convalescence à Avalon, sauvé par des fées puissantes et bienveillantes.

Knight argumente qu'à l'inverse d'autres personnages importants comme Gawayne, Launcelot ou Gwenyver, dont le parcours trouve un dénouement à la fois collectif et individuel grâce à la pénitence chrétienne, Arthur, lui, retourne à une expression mythique et collective de son personnage, en tant que héros et en tant que roi (bien que Malory offre néanmoins à son audience un aspect contemporain en leur présentant la sépulture présumée de Glastonbury)²⁹⁹. DuMais Svogun, reprenant les théories de Joseph Campbell sur l'archétype du héros, explique qu'Arthur, outre son accomplissement du rôle de « héros domestique » à travers la réclamation

²⁹⁶ GUYÉNOT L., *op. cit.*, p. 244, 246.

²⁹⁷ « Avalon », in LACY N. J. (dir.), *op. cit.*

²⁹⁸ FARAL E., *op. cit.*, p. 25.

²⁹⁹ KNIGHT S., *op. cit.*, p. 145.

de son identité royale initialement cachée et son mariage avec une fille de roi, est aussi chargé du rôle de « héros cosmique », c'est-à-dire de sauveur du monde qu'il a créé suite à l'accomplissement de son rôle de héros domestique. Pour cela, il doit traverser une nouvelle métamorphose et revenir avec ce que Campbell nomme « *the boon* », une bénédiction qui lui permettra de restaurer l'ordre du monde³⁰⁰. Le transport d'Arthur en Avalon correspond à ce départ en quête, cette mise en marche de la métamorphose : « *For I muste into the vale of Avylyon to hele me of my grevous wounde* » (716/24-25). DuMais Svogun déclare donc qu'Arthur en tant que héros cosmique est en suspension, puisque son retour est toujours attendu (« *and men say that he shall com agayne* » : 717/31 ; et « *And many men say that there ys wrytten uppon the tumbre thys : HIC IACET ARTHURUS, REX QUONDAM REXQUE FUTURUS* » : 717/33-35) et qu'il est donc « perpétuellement dans l'acte de devenir mais jamais définitivement devenu »³⁰¹.

La tradition romanesque, principalement développée sur le continent, présente plusieurs points communs avec la tradition du fantastique gallois. L'imaginaire féerique qui sert de cadre au roman arthurien possède une étroite parenté avec les religions préchrétiennes³⁰². La présence d'éléments magiques et d'êtres surnaturels, l'importance de la symbolique et une temporalité non linéaire caractérisent ces deux traditions. Le roman arthurien allie le langage magique et le langage chrétien³⁰³ pour exprimer un univers merveilleux dans lequel évolue la chevalerie, un groupe qui a développé sa propre religiosité distinctement de l'Église et se sent investi d'une mission sacrée³⁰⁴. Dans son ouvrage *Reading Romance*, duMais Svogun soutient que le roman, plus qu'une sorte de 'manuel didactique' destiné à un groupe social appartenant à un contexte particulier, concerne avant tout l'individu et son évolution, ce qui lui confère sa résonance intemporelle³⁰⁵. L'univers merveilleux se perçoit alors comme un monde symbolique dans lequel évolue le chevalier qui est en cheminement géographique et psychologique, en quête d'un objet mais surtout en quête d'identité. Le lieu privilégié du merveilleux est la nature mystérieuse, berceau des êtres surnaturels et de la magie. Dans notre extrait de *Le Morte Darthur*, le transport

³⁰⁰ DUMAIS-SVOGUN M., *op. cit.*, p. 64.

³⁰¹ « [Arthur] is therefore always in the act of becoming but never finally become; (...) » (DUMAIS-SVOGUN M., *op. cit.*, p. 65).

³⁰² GUYÉNOT L., *op. cit.*, p. 18.

³⁰³ voir IBID., p. 58-59 et DUMAIS-SVOGUN M., *op. cit.*, p. 8.

³⁰⁴ GUYÉNOT L., *op. cit.*, p. 69.

³⁰⁵ voir DUMAIS-SVOGUN M., *op. cit.*, chapitre 1 : « Approaches to Romance ».

d'Arthur en Avalon est rendu possible grâce à la mise en échec de la volonté de rejoindre la ville, lieu de la société (« *'Therefore be my rede,' seyde sir Lucan, 'hit ys beste that we brynge you to som towne.'* »), suivi d'une tentative de transport du roi soldée par la mort de Lucan : 714/30-42) et au contact avec l'élément naturel : Excalibur doit rejoindre l'élément liquide. Après le départ d'Arthur, Bedwere, esseulé et affligé, s'enfonce dans la forêt : « *And as sone as sir Bedwere had loste the syght of the barge he wepte and wayled, and so toke the foreste and wente all that nyght* ». La forêt (aussi associée à l'inconscient) et la nuit, lieu et temps du mystère par excellence, accompagnent le parcours psychologique et spirituel de Bedwere. Son errance se termine le matin après l'avoir conduit à une chapelle et un ermitage entourés de bosquets dénudés – « *And in the mornynge he was ware, betwyxte two holtis hore, of a chapell and an ermytage* » (716/30-31). Le retour du jour marque la fin de son errance, et Bedwere se trouve dépouillé comme ces arbres, sans seigneur, sans frère, sans mission. La chapelle est un lieu humain mais reculé. Elle revêt pour Bedwere (tout comme pour Arthur attendant son départ pour Avalon, 714/16-17) un rôle intermédiaire entre la nature, lieu de la magie et du cheminement psychologique, et la ville, lieu de la société et des institutions humaines. Elle symbolise la clarté mentale et spirituelle, grâce à la foi et à la dévotion auxquelles Bedwere va s'adonner, et la camaraderie retrouvée, grâce à son entente avec l'ermite.

Ces aspects symboliques et psychologiques ont pour effet de placer les personnages au centre du récit. Selon Benson, contrairement à la plupart des auteurs médiévaux qui tiennent leurs personnages à une distance critique et nous poussent à juger leur conduite morale, Malory apparaît beaucoup plus proche de ses personnages et semble faire appel à notre empathie plutôt qu'à notre jugement³⁰⁶. Comme nous l'observons dans notre extrait, Malory s'exprime peu en tant qu'auteur dans le texte, et sa voix ne se fait entendre sur le sort d'Arthur qu'une fois le récit déroulé. Ses personnages ressentent, agissent, s'expriment et se développent dans la plus grande partie du texte, ce qui permet à la dimension psychologique de se déployer. Il convient alors de se pencher sur les rôles et les parcours des différents personnages de notre extrait. Nous parlerons du groupe formé par les dames et Morgan avant de nous attarder sur Bedwere, auquel nous rattacherons les figures de Lucan et de l'ermite, pour finalement conclure avec le personnage d'Arthur.

³⁰⁶ BENSON C. D., *op. cit.*, p. 221.

Les dames, Morgan à leur tête, jouent un rôle principalement symbolique : elles représentent l'incursion du mythique dans le texte et sont un marqueur de transition pour la figure d'Arthur. Les paroles de Morgan, seule voix du groupe, apportent une note d'humanité dans le passage. Celle-ci commence en annonçant le lien de parenté (ce qui indique son identité pour le lecteur) : « *'A, my dere brothir !'* » (716/16), et exprime son angoisse presque avec un air de réprimande : « *'Why have ye taryed so longe frome me ?'* » – qui marque la familiarité et l'attachement. L'inquiétude de Morgan est partagée par le groupe, qui communique dans la douleur face au corps blessé du roi : « *And all they wepte and shryked* » (716/10-11), « *with grete mournyng* » (716/13-14), « *the quene and ladyes wepte and shryked* » (716/27). Par après, le raisonnement de Bedwere suite aux paroles de l'ermite les convertit de psychopompes surnaturelles et mythiques en un cortège funèbre ancré dans la réalité matérielle (elles offrent des cierges et de l'argent) et contemporaine (elles demandent un enterrement chrétien) : « *'(...) here cam a numbir of ladyes and brought here a dede corse and prayde me to entyre hym. And here they offird an hondred tapers, and they gaff me a thousande besauntes'* » (716/39-41). Il est intéressant de constater le contraste entre ces dames impassibles et pragmatiques et les dames éplorées qui emmènent Arthur blessé. La narration ne contient pas de preuve explicite qu'il s'agit bien des mêmes dames, pas davantage qu'elle n'affirme qu'il s'agit de la dépouille d'Arthur : il s'agit de la conclusion de Bedwere. Seule l'intervention de l'auteur confirme l'identité des dames – « *thes ladyes brought hym to hys grave* » (717/24) – tout en maintenant mystérieuse l'identité du cadavre : « *But yet the ermyte knew nat in sertayne that he was veryly the body of kynge Arthur* » (717/26-27). Ce double visage (celui qu'elles présentent et celui qui leur est attribué par Bedwere suite aux paroles de l'ermite) représente le doute sur le sort d'Arthur : d'un côté il est en Avalon, de l'autre il est enterré.

Sir Bedwere est le seul personnage présent tout au long de notre extrait, et le seul chevalier et mortel présent pendant les derniers instants d'Arthur. Cela nous semble indiquer sa signifiante. Sa figure remonte aux origines galloises du mythe arthurien³⁰⁷. Avec l'influence galfridienne, la tradition du roman le fait périr avant le conflit avec Mordred. Mais chez Malory,

³⁰⁷ FULTON H., « Arthur and Merlin in Early Welsh Literature: Fantasy and Magic Naturalism », in ID. (dir.), *op. cit.*, p. 95.

Bedwere remplace Girflet en devenant le dernier chevalier survivant aux côtés d'Arthur³⁰⁸. Cela lui permet de former une paire contrastée avec son frère Lucan dans les événements qui suivent le combat. Lucan est, avec son frère, le dernier chevalier auprès du roi. Ce « *noble deuke* » (714/44) se montre loyal et diligent, obéissant sans hésitation à Arthur, et offre à son seigneur son soutien physique et son *rede*, son conseil, comme un bon vassal. Sa loyauté est telle qu'il tait ses blessures et finit par en mourir dans un effort pour servir le roi : « *'for he wold have holpyn me that had more nede of helpe than I ! Alas, that he wolde nat complayne hym, for hys harte was so sette to helpe me.'* » (714/44-715/2). Son personnage dans ce passage présente un fort contraste avec Bedwere, qui doute et trahit Arthur en privilégiant ses propres intérêts. Bedwere, lui, est un « *jantyll knyght* » (715/5), une représentation de l'homme de la *gentry*. Son attitude envers Excalibur le place également en contraste avec Arthur lui-même. Le « *good swerde* » d'Arthur (715/9), qui dénote une vision à la fois morale et pragmatique de l'épée, s'oppose aux « *ryche* » et « *noble swerde* » de Bedwere (715/17 et 29), repris par Arthur lorsqu'il exprime la pensée de Bedwere : « *'for thou woldist for my rych swerde se me dede'* » (715/40-41). Ces termes attirent l'attention sur les valeurs de richesse et de prestige que Bedwere attribue à l'épée et dénotent en conséquence un certain matérialisme.

Trois motifs prépondérants sont associés à Bedwere : la trahison, le deuil, et l'incertitude. Trois ombres dans son cœur que le récit va devoir dissiper. Le motif de la trahison est peut-être le plus visible. Lorsqu'Arthur ordonne à Bedwere de jeter Excalibur à la mer, le chevalier lui désobéit et lui ment par deux fois avant d'exécuter l'ordre du roi. La trahison est déclarée par Arthur, qui après lui avoir donné l'identité de « *jentyll knyght* », lui accole celle de traître : « *'A, traytour unto me and untrew'* » (715/34). Pourquoi Bedwere se rend-il coupable de trahison ? La raison avancée explicitement (715/40-41) est un matérialisme rappelant l'appât du gain des « *pyllours and robbers* ». Cependant, il est également possible de déceler dans les moteurs de la trahison de Bedwere un doute en le jugement d'Arthur et un refus de la perte : « *'If I throw thys rych swerde in the water, thereof shall never com good, but harme and losse'* » (715/17-18), « (...) ; and yet hym thought synne and shame to throw away that noble sworde » (715/28-29). À la troisième injonction, Bedwere finit par obéir, presque sous la menace et après qu'Arthur lui a rappelé son honneur (« *so noble a knyght* ») et ses attaches avec le roi (« *to me so leve and*

³⁰⁸ DOUGLAS B. J., « Development of the Mort Arthur Theme in Mediaeval Romance » in *Romanic Review*, n° 4, 1913, p. 423.

dere ») et l'a instruit du poids de ses actes (« *for thy longe tarynge puttith me in grete jouperté of my lyff* » : 715/34-41). La trahison reste mineure puisque Bedwere finit par exécuter la volonté du roi ; néanmoins elle existe et doit être réparée. La suite du texte nous montre comment la réparation est accomplie par la pénitence, sous forme de dépouillement matériel (« *And there sir Bedwere put uppon hym poure clothys* » : 717/10 ; « *And so they lyved in (...) fastynges and grete abstynauce* » : 717/38) et de service physique et spirituel (« *and served the ermyte full lowly* » : 717/10 ; « *to pray for my lorde Arthur* » : 717/4). Bedwere, dans cette loyauté retrouvée, reflète désormais son défunt frère Lucan. La trahison est commise à plusieurs reprises envers le roi : par son fils Mordred, qui sera tué par Arthur, ainsi que par Launcelot et Gwenyver, qui se repentiront de leurs fautes. Bedwere fait figure de premier « traître repenté » après la disparition d'Arthur, et il annonce la pénitence de Gwenyver et Launcelot, qui se tourneront eux-aussi vers la retraite dans un cadre religieux.

Le langage du deuil, de la perte et de la douleur ont une présence marquée au sein de notre extrait, et le personnage de Bedwere traverse le deuil de manière répétée. Dans notre passage, la première perte vécue par Bedwere après le combat et la mort de Mordred est celle de son frère Lucan. Mais Bedwere n'a pas le loisir de s'adonner à sa peine, Arthur y coupe court : « *Than sir Bedwere wepte for the deth of hys brothir. 'Now leve thys mournynge and wepyng, jantyll knyght,' seyde the kyng, 'for all thys woll nat avayle me* » (715/4-5). La mort de Lucan passe au second plan car, le roi étant blessé, toute l'inquiétude et l'affliction doivent être concentrées sur sa personne, puisqu'il est le roi et donc le royaume³⁰⁹. Il est du devoir de Bedwere en tant que chevalier de donner la priorité au salut du roi plutôt qu'à son deuil privé. C'est alors qu'Arthur lui ordonne de jeter Excalibur. Si la remise d'Excalibur, symbole de la gloire d'Arthur, à la dame du lac marque la fin du règne d'Arthur dans le présent, alors la réticence de Bedwere à la jeter à l'eau traduirait un regret de ce monde qu'il a connu et qui n'est plus. Cet attachement à un passé révolu, une période de grandeur terminée, incarne dans le récit l'attitude de cette *gentry* du XV^e siècle par rapport à l'idéal chevaleresque et à un temps de paix rêvé, loin de la discorde civile, ainsi qu'une crainte toute médiévale de la mutabilité des choses³¹⁰. Inévitablement, après la remise d'Excalibur a lieu le départ d'Arthur. Malgré les paroles d'encouragement d'Arthur, Bedwere est affligé par son départ : « *And as sone as sir*

³⁰⁹ BOQUET D. et NAGY P., *op. cit.*, p. 226-227.

³¹⁰ DUMAIS-SVOGUN M., *op. cit.*, p. 15.

Bedwere had loste the syght of the barge he wepte and wayled » (716/28-29). Bedwere est seul, il a tout perdu, son frère, son roi, ses compagnons. C'est alors que sa transformation peut effectivement opérer, et son voyage de nuit à travers la forêt marque sa transition. Lorsqu'il arrive à la chapelle, il redécouvre auprès de l'ermite la camaraderie, la dévotion envers Arthur, la reconnaissance de la mort de son frère et son souvenir : « *the full noble duke sir Lucan de Butler was your brother* » (717/7). Son deuil est adouci.

Le sort d'Arthur est marqué par l'incertitude : on ne sait pas de manière sûre ce qu'il est devenu. Cette incertitude qui plane dans le texte traduit un sentiment dans l'air du temps de Malory. Face à l'imprévisibilité qui régit le monde, l'être n'a de prise que sur lui-même. Est alors mise en lumière l'importance du parcours individuel et du développement spirituel, ainsi que de la vie morale (valeurs que l'on retrouve dans les courants mystiques, l'idéal chevaleresque et le roman), auxquels s'allie la valeur du libre arbitre caractéristique de l'*Englishness*. À côté de la mélancolie du passé et de l'incertitude du présent qui traversent le récit, le texte fournit la clef pour affronter l'avenir. L'incertitude même du sort d'Arthur est précisément ce qui ouvre le champ des possibles et permet l'espoir d'un retour pour certains, et la foi en l'accession au paradis pour d'autres. Bedwere est induit en erreur par ses doutes, mais lorsque l'ermite lui en offre la possibilité en racontant ce qu'il a vu, il se choisit une croyance : « *'that was my lorde kynge Arthur, whych lyethe here gravyn in thys chapell'* » (716/42-43) (ce qu'il n'a aucun moyen de savoir, n'ayant pas été témoin du passage des dames ni de l'enterrement de la dépouille) ; et un avenir : « *'be my wyll, but all the dayes of my lyff here to pray for my lorde Arthur'* » (717/3-4). Auparavant, son identité était définie par Arthur : « *jentyll knyght* » et « *traytour* ». Ce qui faisait son identité était donc son rôle de chevalier et sa relation à son seigneur Arthur. Quand il perd cela, il perd aussi son identité : « *'A, my lorde Arthur, what shall becom of me, now ye go frome me and leve me here alone amonge myne enemyes?'* » (716/21-22). Après sa déclaration avec laquelle il se reforge un avenir (717/3-4), l'ermite le reconnaît et, grâce à sa parole performative, Bedwere regagne son identité : « *'for I know you bettir than ye wene that I do : for ye are sir Bedwere the Bolde'* » (717/5-6).

L'ermite est le vecteur de la résolution du personnage de Bedwere. C'est par sa rencontre avec l'ermite que Bedwere achève sa transition de la trahison, du deuil et de l'incertitude vers la pénitence, la camaraderie et l'identité. Ce rôle est possible car l'ermite est une figure familière

du passé (en tant qu'archevêque de Canterbury) qui a déjà subi une transformation (il est devenu ermite) après avoir souffert des troubles du royaume (il a été banni par Mordred). Il se présente comme une sorte de détenteur de savoir : il est l'unique témoin de l'inhumation de la dépouille présumée d'Arthur, et il connaît l'identité de Bedwere et son frère Lucan. Cependant, un élément interpelle : son ignorance sur l'identité du cadavre : « *I wote nat veryly but by demynge* » (716/38). Comment peut-il ne pas savoir ? Il était l'archevêque de Canterbury, il connaissait Arthur. La dépouille était-elle recouverte ? Pourquoi ne pas avoir interrogé les dames ? Les lacunes dans l'information qu'il procure permettent de conserver le mystère du sort d'Arthur (comme le précise l'auteur : « *But yet the ermyte knew nat in sertayne that he was veryly the body of kynge Arthur* », 717/26-27), tout en fournissant à Bedwere la possibilité de se choisir une interprétation et de retrouver une place dans le monde. Par cette triple résolution, le personnage de Bedwere connaît une forte évolution. Sa transformation opère en trois phases : elle commence avec une phase de souffrance et de transgression mêlées, suivie par une phase de vide et d'errance, et se termine par une phase de reconstruction, au cours de laquelle il participe à la réactualisation d'un passé connu dans un présent qui est autre. Ces trois motifs faisant partie du personnage de Bedwere nous semblent faire écho à la vie de Malory, avec les aléas de la guerre, la trahison de Warwick, son emprisonnement et l'incertitude relative à son propre sort.

Qu'en est-il d'Arthur ? Il est présenté dans notre extrait en tant que « *noble kynge* », qui pose sur sa « *good swerde* » un regard moral et pragmatique. Arthur se caractérise donc par sa moralité, axée autour de l'intérêt public dû à sa fonction de roi. Au long de *Le Morte Darthur*, Arthur choisit de se préoccuper des intérêts publics et privilégie ses rôles de roi et de compagnon de la Table Ronde à ceux d'époux et d'amant courtois³¹¹. Néanmoins, il présente une dimension humaine. Dans notre extrait, nous trouvons une expression de son humanité dans sa douleur. D'abord lorsqu'il fait part de sa douleur et de sa faiblesse physique : « *'but I may nat stonde, my hede worchys so...* » (714/32-33), « *'for I have takyn colde* » (715/38-39) ; mais également de sa douleur psychologique. Ainsi il exprime son regret de Launcelot et de leur opposition : « *'A, sir Launcelot !, seyde kynge Arthure, 'thys day have I sore myssed the ! And alas, that ever I was ayenste the !'* » (714/33-34) – et sa peine et sa compassion devant le sort de Lucan : « *'Alas,' seyde the kynge, 'thys ys to me a fulle hevvy syght, to se thys noble deuke so dye for my*

³¹¹ BENSON C. D., *op. cit.*, p. 230.

sake, for he wold have holpyn me that had more nede of helpe than I !' » (714/43-715/1). Cependant, cette douleur devant la mort de Lucan ne peut prendre le pas sur la priorité, à savoir la condition du roi, qui est de l'intérêt du royaume. Ainsi Arthur se ressaisit et empêche Bedwere de s'attarder sur la mort de son frère. L'émotivité d'Arthur refait surface lorsque Bedwere le trahit. Le roi se montre d'abord patient envers le mensonge de Bedwere, mais lorsque celui-ci le réitère une seconde fois, Arthur lui répond avec force, l'accusant de trahison et le menaçant de mort : « *'A, traytour unto me and untrew,' seyde kyng Arthure, 'now hast thou betrayed me twyse ! (...) And but if thou do now as I bydde the, if ever I may se the, I shall sle the myne owne hondis' » (715/34-40).* Cependant, au-delà du courroux royal devant le manque d'obéissance et de considération pour l'intérêt commun, il nous semble possible de détecter dans la déclaration de trahison répétée pas moins de quatre fois dans les paroles d'Arthur (715/34-41) et dans le rappel de son affection pour Bedwere (« *'thou that hast bene to me so leve and dere' » : 715/35-36*) une douleur personnelle d'être confronté à une nouvelle trahison de la part d'un proche.

Arthur, trahi par son épouse, son plus cher compagnon, son propre fils et son dernier chevalier, ayant assisté à l'effondrement du monde qu'il avait bâti et étant lui-même gravement blessé, s'en va pour l'île d'Avalon. Son départ, au milieu du drame ambiant et de la résonance mythique, est l'occasion d'une scène délicate : « *'Now put me into that barge,' seyde the kyng. And so he ded sofftely, and there resceyved hym three ladyes with grete mournyng. And so they sette hem downe, and in one of their lappis kyng Arthure layde hys hede. And than the quene seyde, 'A, my dere brothir! Why have ye taryed so longe frome me? Alas, thys wounde on youre hede hath caught overmuch coude!' » (716/12-17).* L'on imagine facilement Bedwere, contrit et désolé, se décharger délicatement du roi blessé, et les dames le recevoir certes avec beaucoup de chagrin, mais aussi beaucoup de douceur. Ajoutons à cela les paroles de Morgan, empreintes de familiarité, et la triste atmosphère autour de ces femmes endeuillées se pare d'une qualité maternelle qui n'est pas sans invoquer l'image de la *pietà*. L'aura messianique d'Arthur s'en trouve amplifiée, tandis que les blessures émotionnelles du personnage en sont apaisées. Si au cours de ses derniers instants dans ce monde historique, avant de disparaître dans les brumes du mythe, Arthur ne se livre pas à un examen de conscience, cela ne l'empêche pas d'offrir des dernières paroles généreuses à Bedwere, perdu et désespéré : « *'Comforte thyselff,' seyde the kyng, 'and do as well as thou mayste, for in me ys no truste for to truste in. (...) And if thou here nevermore of me, pray for my soule!' » (716/23-26).* Malgré la trahison de Bedwere, avant son

départ pour Avalon, Arthur lui offre des encouragements et la clef de sa pénitence en le poussant à avancer et mener sa propre barque. Ses mots « *'for in me ys no truste for to truste in'* » ont un impact fort, comme si Arthur dénouait lui-même les derniers liens qui entravaient Bedwere. Et c'est exactement ce que Bedwere fera, en croyant sans hésitation à la mort d'Arthur et en choisissant de se vouer à la prière pour celui qui dans son cœur demeure son seigneur.

Arthur s'estompe rapidement au sein de ce court extrait qui narre sa disparition. La brièveté du passage sur sa mort et la relative absence de témoins (humains) montrent que l'histoire, la vie continuent, malgré la perte d'un roi et l'écroulement d'un monde. Arthur, disparu, subsiste à travers le mystère qui entoure son sort, et à travers un écho dans la mémoire de ceux qui restent, où il se confond avec le monde qu'il a créé. Le regret des survivants pour ce monde disparu les pousse à rechercher une camaraderie alternative mais similaire à celle qui avait été le projet du roi³¹². Ces personnages qui, comme Bedwere, dirigent leurs pas vers l'avant mais leur regard vers l'arrière, concourent à produire un sentiment de mélancolie tout au long du texte. Arthur, dans sa disparition marquée par une récession vers le mythe, signe également la fin de cet âge d'or qui s'était établi lors de son règne. Préoccupé par la sphère publique et les grandes affaires de ce monde – et ce fut peut-être là sa faute³¹³ – mais toujours homme incarné qui, dans ses derniers instants, souffre et du corps et du cœur, archétype accompli du héros³¹⁴, Arthur n'en reste pas moins chez Malory un symbole. Il est le cœur d'un monde ordonné autour de son idéal chevaleresque, et le regret de ce monde et de sa personne sont indissociables.

Tout comme Bedwere actualise le passé pour redéfinir son identité et son avenir, le texte de Malory reprend les différentes traditions arthuriennes pour les mêler et en faire une synthèse. En puisant dans les trois traditions, en les remodelant selon son idée, Malory présente une œuvre neuve, au sein de laquelle il crée du sens, par l'exploration d'un système de valeurs et l'expérience narrative, et une expression identitaire, par sa représentation de l'*Englishness*.

³¹² Voir IBID., p. 234.

³¹³ KNIGHT S., *op. cit.*, p. 143

³¹⁴ DUMAIS-SVOGUN M., *op. cit.*, p. 65.

IV. Synthèse comparative

Comme nous l'avons souligné au cours de nos analyses, le contexte culturel et littéraire contribue grandement à modeler le récit. La *Vera Historia de morte Arthuri* et *Le Morte Darthur* nous parlent d'Arthur, mais de deux façons différentes, et pourtant similaires, d'un même archétype qui évolue dans deux mondes distincts.

La première grande distinction entre ces deux Arthurs est celle de l'ethnicité. D'un côté, l'on nous présente un roi de Bretagne, et de l'autre, un roi résolument anglais. Cette distinction trouve sa source dans le contexte historique relatif aux deux textes, et s'exprime au niveau du genre littéraire ainsi que dans le débat sur la mort d'Arthur. Dans la *Vera Historia* se mêlent tradition historiographique et tradition fantastique. Ce mélange est aligné sur la multiculturalité qui caractérise la Bretagne du XII^e siècle. L'auteur, qui est bien présent dans le texte, se sert des dimensions collectives et mythiques de la figure d'Arthur (roi chrétien garant du bon ordre et héros atteint du « coup douloureux ») pour exprimer un idéal politique. En outre, le « grand débat » rapporté par l'auteur sur le sort d'Arthur correspond à une réalité historique contemporaine du texte, puisque les Gallois continuent de revendiquer leur indépendance face aux Anglo-normands. Dans *Le Morte Darthur*, nous retrouvons également des éléments de l'historiographie et du fantastique, mais le texte se rattache grandement à la tradition du roman. Cela lui confère une dimension psychologique prononcée, où l'individualité des multiples personnages est mise en avant (ce qui est rendu possible par la présence peu imposante de l'auteur). Le caractère anglais de l'œuvre, plus que par l'affiliation à une tradition, s'exprime par le style anglo-saxon et les valeurs véhiculées. Le débat sur le sort d'Arthur est moins politisé (les derniers grands remous indépendantistes gallois remontent au début du XV^e siècle), et les deux opinions sont rendues acceptables par leur coloration chrétienne. Cependant, les auteurs eux-mêmes semblent tous deux se positionner de façon assez neutre, préférant laisser la porte ouverte aux diverses possibilités grâce à des tournures à la portée très similaire (« *humane condicionis sortitus est terminum* » et « *he chaunged hys lyff* »).

Les préoccupations distinctes des auteurs impliquent une approche très différente par rapport aux acteurs de leur texte. L'alliage historiographie-fantastique de la *Vera Historia* donne un caractère plus distant au récit. Les personnages ne s'expriment pas (hormis une parole

collective à la toute fin du récit, précédant l'exposition du débat), et leurs émotions et leurs gestes sont très codifiés. À l'inverse, les paroles des personnages de Malory occupent une place importante dans le récit, et ces personnages n'ont pas des rôles figés mais connaissent une évolution. L'intérêt de l'auteur pour les fonctionnements et les destins individuels engendre une quasi-abolition de la distance entre les acteurs du texte et le lecteur, qui accède à l'intériorité des personnages.

L'exemple le plus frappant de ce contraste est le traitement de la figure d'Arthur. Dans la *Vera Historia*, Arthur est d'abord défini par son statut de roi, garant de l'ordre et de la justice. Il accomplit son rôle même blessé (en tuant le lancier) car c'est précisément par ce rôle que l'auteur le définit. Il est caractérisé par sa grande piété, comme le démontrent notamment son dévouement à la Vierge et ses bonnes relations avec les institutions ecclésiastiques. Sa foi possède un aspect démonstratif, et ses émotions codifiées ne prennent sens que par leur réalisation publique. Cependant, il ne prononce pas la moindre parole à travers le texte. Arthur est un modèle indétrônable, maintenu à distance. Il joue le rôle de symbole. Dans *Le Morte Darthur*, Arthur se présente certes comme un roi préoccupé par l'intérêt commun et par sa propre fonction publique, comme un dirigeant actif et pragmatique. Mais il nous apparaît aussi avec une dimension humaine. Il n'est plus question dans notre extrait de piété remarquable, simplement de quoi souscrire à la convenance. À la place d'une dévotion sans limite, Arthur exprime à travers ses paroles des sentiments humains, comme le regret de son amitié avec Lancelot, ou bien la peine causée par la trahison. C'est un roi que la blessure reçue plonge dans un état de faiblesse extrême, incapable même de se tenir debout. Il est un symbole devenu un personnage à part entière. Dans les deux récits cependant, Arthur fait montre d'une tempérance singulière. Le trait est explicite dans la *Vera Historia*. Chez Malory, il suffit d'observer sa réaction face à la mort de Lucan (il passe du chagrin à la résolution) et à la trahison de Bedwere (il passe de la colère à la bienveillance). Cette qualité de tempérance est précisément ce qui fait la marque d'un bon Prince³¹⁵.

La représentation des derniers instants d'Arthur présente un troisième point de divergence entre les deux récits. D'un côté, après l'échec du passage en Avalon (qui démontre un effort de rationalisation, avec ses *medici* remplaçant les fées), Arthur passe ses derniers moments entouré

³¹⁵ BOQUET D. et NAGY P., *op. cit.*, p. 230.

de prélats et de sujets. Même à l'agonie, il se montre toujours le modèle du roi chrétien garant du bon ordre, en faisant largesses et pénitence dans un dernier acte de générosité et de piété chrétiennes. Il connaît ensuite une mort publique (même si son caractère définitif reste débattu) et qui remplit les conditions de la bonne mort chrétienne. De l'autre côté, Arthur n'est plus accompagné que d'un chevalier, et les dames ne sont pas des sujets mais des êtres surnaturels. La mort d'Arthur n'est pas décrite dans le récit, mais seulement son départ pour Avalon, qui reste un lieu totalement merveilleux. L'échec ou la réussite de l'entreprise demeurent inconnus. Ce départ du héros blessé pour un lieu magique marque un retour vers le mythique et, ce faisant, aux racines celtes du personnage. Néanmoins, dans les deux cas, une figure féminine vient ponctuer la transition. La chapelle de Marie, à l'instar de la barge de Morgan, reçoit le corps d'Arthur. Marie (seule présence féminine évoquée dans la *Vera Historia*) et Morgan sont chargées du rôle de gardiennes d'Arthur.

Le regret d'Arthur est présent dans les deux textes, mais les enjeux en sont différents. Dans la *Vera Historia*, ce regret est centré autour de sa fonction de roi, car le roi est assimilé au royaume. Ce regret est donc le signe d'un intérêt collectif, partagé par l'auteur et les sujets d'Arthur. Dans *Le Morte Darthur*, ce regret concerne davantage le plan relationnel. Les deux personnages que nous entendons exprimer de l'inquiétude et du regret dans notre extrait sont Morgan, qui parle de son « *dere brothir* », et Bedwere, qui désigne la plupart du temps Arthur comme son « *lorde* ». Il ne s'agit pas ici du deuil d'une figure distante, mais bien connue, et à laquelle sont rattachés les souvenirs heureux des compagnons de la Table Ronde.

Un point commun entre les deux récits est le souci de marquer une continuité. La *Vera Historia* manifeste ce souci par son insertion dans la succession des rois de l'*Historia regum Britanniae*, que souligne « *et cetera* » à la fin. Elle rapporte également la désignation d'un successeur pour Arthur. Ces éléments sont l'expression d'une continuité historique, et le successeur désigné par Arthur est dépositaire de son héritage politique. Chez Malory, Arthur pousse Bedwere à se trouver un avenir, une nouvelle vie, ce que ce dernier accomplit. Le récit comprend donc l'expression d'une continuité par la résilience des personnages. Cette continuité est marquée par la mélancolie ; les survivants sont les héritiers du souvenir d'Arthur (en tant qu'homme, ami et roi) et de son projet de camaraderie.

V. Conclusion

Au cours de ce travail, nous avons discuté tour à tour le texte de la *Vera Historia de morte Arthuri* et un extrait choisi de *Le Morte Darthur* de Thomas Malory. Pour ce faire, nous avons d'abord entrepris d'exposer le contexte de production de ces œuvres, avant de proposer des analyses en lien avec la tradition arthurienne préexistante. Nous avons donc relevé les traces du substrat culturel et littéraire présentes dans ces deux textes, ainsi que les caractéristiques propres à ceux-ci. Enfin, nous avons présenté une brève synthèse comparative.

Au cœur de notre étude se trouvait la question de la représentation d'Arthur et de sa mort. Nous pensons avoir pu mettre en exergue des éléments-clefs de la figure d'Arthur, certains partagés par les deux textes et d'autres bien distincts. Ainsi, nous observons dans le traitement de la figure d'Arthur une souplesse de la forme : d'un côté, nous trouvons un roi de Bretagne très chrétien, représentant d'un idéal politique, de l'autre, un roi anglais à la dimension humaine prononcée, actif mais affaibli. Au-delà de cette souplesse, la figure d'Arthur présente cependant une essence identique, dont les éléments constitutifs sont le rôle de créateur d'un âge d'or, le destin de grandeur et de chute, et la promesse de retour. L'alliance de ces deux dimensions (mutabilité et permanence) permet la survie et la pertinence continue d'Arthur en tant que mythe littéraire. De plus, la combinaison du thème de la mort avec l'idée de créateur d'un monde disparu et celle de la séquence grandeur-chute (inscrites au cœur du mythe d'Arthur) font du récit de la mort d'Arthur un outil littéraire d'exploration des sentiments de regret, de mélancolie et d'inévitabilité, ainsi que de la nature même de la mort à travers le débat sur son sort.

Notre travail a toutefois dû se limiter à l'étude de deux textes seulement. De nombreux points sont encore à explorer. Il serait intéressant d'étudier plus avant le reste de la littérature arthurienne en latin, pour ensuite la mettre en relation avec les traditions vernaculaires. Dans un registre comparatif plus étendu, il vaudrait également la peine de confronter le récit de la mort d'Arthur avec les récits de mort d'autres figures mythiques.

Bibliographie

- AURELL M., « Henry II and Arthurian Legend », in HARPER-BILL C. et VINCENT N. (dir.), *Henry II: New Interpretations*, Woodbridge, Boydell Press, 2007, p. 362-394.
- BARBER R., « The Manuscripts of the Vera Historia de Morte Arthuri », in BARBER R. (dir.), *Arthurian Literature VI*, Cambridge, D.S. Brewer, 1982, p. 62-77.
- BARBER R., « The Vera Historia de morte Arthuri and its place in Arthurian Tradition », in CARLEY J.P. (dir.), *Glastonbury Abbey and the Arthurian Tradition*, Cambridge, D. S. Brewer, 2001, p. 101-113.
- BENOIT J.L., « La dame courtoise et la littérature dans ‘Les Miracles de Nostre Dame de Gautier de Coinci’ » in *Le Moyen Age. Revue d’histoire et de philologie*, n° 116, 2010, p. 367-384.
- BENSON C. D., « The Ending of the *Morte Darthur* », in ARCHIBALD E. et EDWARDS A. S. G. (dir.), *A Companion to Malory*, Cambridge, D. S. Brewer, 1996, p. 221-238.
- BOQUET D. et NAGY P., *Sensible Moyen Âge. Une histoire des émotions dans l’Occident médiéval*, Paris, Éditions du Seuil, 2015 (coll. L’univers historique).
- CARPENTER D., *The Struggle for Mastery: The Penguin History of Britain 1066–1284*, Londres, Penguin, 2004.
- DELCOURT T., « Histoire, textes, mythes », in DELCOURT T. (dir.), *La légende du roi Arthur*, Paris, Bibliothèque nationale de France, 2009, p. 11-16.
- DOUGLAS B. J., « Development of the Mort Arthur Theme in Mediaeval Romance » in *Romanic Review*, n° 4, 1913, p. 403-471.
- DUBY G. (dir.), *Une histoire du monde médiéval*, Paris, Larousse, 2013.
- DU FRESNE DU CANGE C. e.a., *Glossarium mediæ et infimæ latinitatis*, 1^{ère} éd. 17^e s., Niort, L. Favre, 1883-1887, sur <http://ducange.enc.sorbonne.fr/> (consulté le 03/03/2019)³¹⁶.
- DUFFY S., « Henry II and England’s Insular Neighbours », in HARPER-BILL C. et VINCENT N. (dir.) *Henry II: New Interpretations*, Woodbridge, Boydell Press, 2007, p. 129-153.
- DUMAIS-SVOGUN M., *Reading Romance. Literacy, Psychology, and Malory’s Le Morte D’Arthur*, Berne, Peter Lang, 2000.

³¹⁶ « Le Glossarium mediæ et infimæ latinitatis, initialement publié par Charles du Fresne, sieur du Cange (1610-1688), est un glossaire du latin médiéval, en latin moderne » (<http://ducange.enc.sorbonne.fr/>).

- ECHARD S., *Arthurian Narrative in the Latin Tradition*, Cambridge, Cambridge University Press, 1998.
- EDWARDS A. S. G., « The Reception of Malory's *Morte Darthur* », in ARCHIBALD E. et EDWARDS A. S. G. (dir.), *A Companion to Malory*, Cambridge, D. S. Brewer, 1996, p. 241-252.
- FARAL E., « L'abbaye de Glastonbury et la légende du roi Arthur », in *Revue Historique*, n° 160/1, 1929, p. 1-49.
- FIELD P. J. C., « The Malory Life-Records », in ARCHIBALD E. et EDWARDS A. S. G. (dir.), *A Companion to Malory*, Cambridge, D. S. Brewer, 1996, p. 115-130.
- FIELD P. J. C., *Romance and Chronicle. A study of Malory's prose style*, Londres, Barrie & Jenkins, 1971.
- FULTON H., « Introduction: Theories and Debates », in ID. (dir.), *A Companion to Arthurian Literature*, Malden, Wiley-Blackwell, 2009, p. 1-11.
- FULTON H., « Arthur and Merlin in Early Welsh Literature: Fantasy and Magic Naturalism », in ID. (dir.), *A Companion to Arthurian Literature*, Malden, Wiley-Blackwell, 2009, p. 84-101.
- FULTON H., « History and Myth: Geoffrey of Monmouth's *Historia Regum Britanniae* », in ID. (dir.), *A Companion to Arthurian Literature*, Malden, Wiley-Blackwell, 2009, p. 44-57.
- FURNO M. (trad.), « La Véritable Histoire de la mort d'Arthur », in WALTER P. (dir.), *Arthur, Gauvain et Mériadoc: récits arthuriens latins du XIII^e siècle*, Grenoble, Éditions littéraires et linguistiques de l'université de Grenoble, 2007, p. 63-73.
- GAFFIOT F., *Dictionnaire Latin-Français*, Paris, Hachette, 1934, sur <https://www.lexilogos.com/latin/gaffiot.php> (consulté le 02/01/2019).
- GAFFIOT F., *Dictionnaire Latin-Français*, Paris, Hachette, 2005
- GREEN J., *Henry I: King of England and Duke of Normandy*, Cambridge, Cambridge University Press, 2009.
- GREEN Th., *Concepts of Arthur*, Stroud, Tempus, 2007.
- GRIMBERT J. T., « The 'Matter of Britain' on the Continent and the Legend of Tristan and Iseult in France, Italy, and Spain », in FULTON H. (dir.), *A Companion to Arthurian Literature*, Malden, Wiley-Blackwell, 2009, p. 145-159.
- GUYENOT L., *La mort féerique. Anthropologie du merveilleux (XII^e-XV^e siècle)*, Gallimard, Paris, 2011.

JANKULAK K. et WOODING J. M., « The Historical Context: Wales and England 800–1200 », in FULTON H. (dir.), *A Companion to Arthurian Literature*, Malden, Wiley-Blackwell, 2009, p. 73-83.

KNIGHT S., *Arthurian Literature and Society*, London, Macmillan, 1983.

LACY N. J. (dir.), *The New Arthurian Encyclopedia*, Londres, St James Press, 1991.

LAPIDGE M., « An Edition of the Vera Historia de Morte Arthuri », in BARBER R. (dir.), *Arthurian Literature I*, Cambridge, D.S. Brewer, 1981, p. 79-93.

LAPIDGE M., « Additional Manuscript Evidence for the Vera Historia de Morte Arthuri », in BARBER R. (dir.), *Arthurian Literature II*, Cambridge, D.S. Brewer, 1982, p. 163-168.

LE GOFF J., *Héros du Moyen Âge, le Saint et le Roi*, Gallimard, Paris, 2004.

LLOYD J. E., *A History Of Wales From The Earliest Times To The Edwardian Conquest*, Londres, Longmans, Green and Company, 1991.

MATHESON L. M., « The Chronicle Tradition », in FULTON H. (dir.), *A Companion to Arthurian Literature*, Malden, Wiley-Blackwell, 2009, p. 58-69.

NOGUCHI Sh., « Englishness in Malory », in TAKAMIYA T. et BREWER D. (dir.), *Aspects of Malory*, Canbridge, D. S. Brewer, 1981, p. 17-26.

PATON L. A., *Studies in the fairy mythology of Arthurian romance*, New York, Burt Franklin, 1960.

RIDDY F., « Contextualizing *Le Morte Darthur*: Empire and Civil War », in ARCHIBALD E. et EDWARDS A. S. G. (dir.), *A Companion to Malory*, Cambridge, D. S. Brewer, 1996, p. 55-73.

SHORT I., « Literary Culture at the Court of Henry II », in HARPER-BILL C. et VINCENT N. (dir.), *Henry II: New Interpretations*, Woodbridge, Boydell Press, 2007, p. 335-361.

SKZILNIK M., « L'Arthur médiéval : Rex quondam rexque futurus », in BESSON A. (dir.), *Le roi Arthur au miroir du temps*, Dinan, Terre de Brume, 2007, p. 33-54.

SMITH J., « Language and Style in Malory », in ARCHIBALD E. et EDWARDS A. S. G. (dir.), *A Companion to Malory*, Cambridge, D. S. Brewer, 1996, p. 97--113.

TURNER R. V., *King John: England's Evil King?*, 1^{ère} éd. 1994, Stroud, History Press. 2009.

VINAVER E. (dir.), *Malory. Works.*, Oxford, Oxford University Press, 1971.

WALTER Ph., *Dictionnaire de mythologie arthurienne*, Paris, Éditions Imago, 2014.

WHITTOCK M., *A Brief Guide to Celtic Myths & Legends*, London, Robinson, 2013.

« History and Archeology » sur *Glastonbury Abbey*, url :
<https://www.glastonburyabbey.com/history-archaeology.php> (consulté le 13/12/2018).

« Gentility », in *Oxford English Dictionary*, url :
<https://en.oxforddictionaries.com/definition/gentility> (consulté le 05/05/2019).

Dictionnaire de Moyen Français (1330-1500), sur <http://www.atilf.fr/dmf/> (consulté le 05/05/2019).

Annexe 1

Transcription de la *Vera Historia de morte Arthuri*, édition de Michael Lapidge.

Vera historia de morte Arthuri

Igitur, finito prelii certamine (quod inter Arthurum regem Britonum et Modredum – non dico nepotem sed proditorem suum – committebatur), Modredo neci tradito, hinc inde pluribus prostratis multisque de inimicis relictis, (5) rex etiam – etsi victoriam adeptus – non tamen sine cordis dampno abcessit. Vulnus etenim susceperat – licet non festinatam inferens mortem, tamen in proximo cominans futuram. Tandem pro adepta Victoria graciaram reddidit acciones omnium creatori sueque genetrici (10) beatissime virgini Marie; doloris acerbitatem pro strage suorum habitam gaudio temperat triumphali. His ita peractis, clipeo innitens post fatigacionem, refrigerandi gratia humi resedit; residens quatuor ex sue gentis primatibus accersivit; accersitis iubet ut seipsum diligenter (15) armis exonerent, ne forte incaucius agentes recentium vulnerum dolori cumulent dolorem. Rege quidem exarmato, ecce quidam adolescens – pulcher aspectu, statura procerus, forma membrorum magnarum virium preferens virtutem – carpebat iter, equi tergo insidens, (20) dextram virga hulmea habens munitam. Que rigida erat, non torta neque nodosa sed plana, et cuspidе acuta ad modum lancee (sed quavis lancea ad nocendum acutior) – siquidem preterito tempore artificis industria ad ignem rigida effecta (rigorque non dispari studio aquarum temperatus (25) humore), et vipereo infecta veneno ut quod forte iaculata minus noceret pro iaculantis defectu virium virus suppleret. His magnanimus adolescens per regem transiens sed potius ante regem gradum sistens, tale iaculum iaculatur in regem et ipsius vulneribus gravibus (30) vulnus apposuit gravius. Quo facto, fugit concitus : sed non effugit longius, quandoquidem rex, more impaciens, ut

miles strenuus hastam vibrans in tergum figit fugientis et penetralia cordis transfixit. Qui transfixus, spiritum mox exhalavit vitalem. Itaque, regis mortis auctore (35) morte excepto, summam ilico pallor regis oram decolorat, et diligentius intuentibus nunciabat eum non diucius aura vitali fore fruiturum. Quo comperto, vultus illum arctius amancium unda profluit lacrimarum et planctus affigit universos, quia eius simili Britannie desperant tueri libertatem (40) – siquidem, si iuxta vulgare proverbium ‘Raro bono succedit melior’, multo rarius optimo succedit optimus.

Denique rex, parumper melioracioni restitutus, iubet se transvehi ad Venodociam, quia in Avallonis insula delectabili propter loci amenitatem perendinari proposuerat (45) (et quietis gracia causaque vulnerum suorum mitigandi dolorem). Ad quam ubi perventus est, medici pro sue artis industria pro regis sunt solliciti vulneribus; sed rex eorum sollicitudinibus nullam salubrem persensit efficaciam. Ob quod ipse de vite remedio desperatus, (50) Londoniensem ad se mandavit venire archipresulem; qui duorum episcoporum sibi adiunctorum contubernio – scilicet Urien de Bangor et Urbegenii de Glamorgan – sui copiam mandatus presentavit mandanti. (Sanctus quoque David Menevensis archiepiscopus affuisset, nisi gravi (55) corporis incommodio irretitus fuisset). Hiis ergo presentibus sue Christiane professionis confitetur excessus, seque creatoris obsequio reddidit obnoxium. Deinde sibi famulantibus largitus regalis munificence recompensat famulatum; et Constantino filio ducis Cadornis Britannie (60) subiecit imperium. Hiis itaque peractis, more ecclesiastico (divina consecutus sacramenta) seculo nequam valefecit extremum. Et (sicut refert historia) extentus super silicium adinstar vere penitencium, tensis palmis ad celum in manus redemptoris suum commendabat spiritum. O (65) quam dies ista lugubris! – quam digna luctu, quam planctu plena! – nec aliquando Britannie incolis absque doloris gemitu memoranda! Nec immerito: in ista enim die in Britannia iusticie tepuit disciplina, legum raruit observancia, pacis turbata est tranquillitas, libertatis est (70) captivata nobilitas: quia, cum Arturus gloriosus tollitur e medio, Britannia singulari victoriae spoliata est privilegio –

quoniamquidem que dominabatur, penitus ancillatur. At ne longius a serie propositi videar evagari, ad exequias defuncti noster calamus est reflectendus.

(75) Igitur prefati tres episcopi spiritum revertentem ad ipsum qui dedit illum summa oratione cum precum et devocione condiunt fragrantia, ceteri regium corpus componunt regio more: balsamo et mirra condiunt et preparant sepulture commendandum. Die autem sequenti (80) corpus regis infuncti ad quandam parvam deferunt ecclesiam in honore sancte Dei genitricis semper virginis Marie dedicatam, sicut ipse vivens devoverat (ne alia suam terram susciperet terra). Ibi enim volebat telluri recludi; ibi cupiebat carnem in suam originem redigi; ibi se (85) mortuum eius commendabat tutele quam summa venerabatur devocione. Sed postquam ad prefate capelle perventum est hostium, brevis et angustus aditus ingentis corporis glebe prohibebat ingressum, ob quod foris iuxta parietem, feretro superpositus, sortitus est mansionem – (90) cogente causa necessitatis: nam sepiusdicte capelle aditus ita fuit brevis et angustus ut in eam nullus intraret nisi latere premissis uno summo conamine virium et ingenio subintroduceret alterum.

Huius capelle incola fuit quidam heremita, qui quanto (95) fuerat auctionum sordibus alienus, tanto gustavit quem suavissime domus. Quam maiores inrant episcopi; pro regis anima divina misteria celebrantur; et foris, ut doctum est, manet corpus defuncti. Interim, episcopis exequias celebrantibus, aer tonat, terra nutat, (100) desuper crebro irruunt tempestates, fulgura choruscant, aureque diverse variis se alternant vicibus. Demum, interposita brevissimi temporis morula, aeris subsecuta est caligo que fulgurum absorta est claritatem et tanta cecitate regii corporis obvoluit custodes, ut apertis oculis nihil (105) viderent. Hec ab hora tertia usque ad nonam perdurat assidue; aer nullo tempore celebris horarum vicibus a tonitruo quiescit tumultu. At deinde, cum caligo subducitur et serenitas restituitur, corporis regii nullas repperunt reliquias. Rex vero raptus est ad paratam sibi (110) mansionem; feretrumque conspiciunt commendato frau-

datum. De regis autem sublacione tedio afficiuntur, quousque inter eos magna versatur veri ambiguitas : ‘unde ista venerit potentia cuiusve raptus sit violencia ?’ – necnon adhuc presenti tempore tenebrae cernuntur ignorancie, (115) ubi rex Arthurus locum refrigerii sit sortitus. Quapropter quidam dicunt quod vivus est adhuc, et sanus et incolumis, quia illis nescientibus raptus est. Quorum temerarie opinioni nonnulli contradicunt, sine omni dubietatis scrupulo affirmantes illum mortis persolvere (120) debitum, tali innitentes argumento, quia, cum pretaxata fuit sublata caligo et claritas reversa, tumba seriata apparuit presencium obtutibus et solide firmata et unita, ut potius tota petra videretur, integra et solida quasi una cum altera cemento artificis et ingenio compacta. In (125) cuius claustris regem opinantur contineri, cum eam ita compactam invenerunt et unitam. Et quia talis est facta invencio, inter eos non mediocris versatur dissensio.

Triginta et novem annis in virtutis potencia, animi (130) sapiencia, discretionis prudencia, bellorum gloria imperium Britannie gubernavit. Anno autem regni ipsius quadragesimo, humane condicionis sortitus est terminum. Igitur Arturo defuncto, Constantinus Cadori ducis filius Britannicum adeptus est regnum ; etc cetera.

Annexe 2

Transcription d'un extrait de *Le Morte Darthur*, édition d'Eugène Vinaver, 714/14-717/38.

714

And noble kynge Arthure felle in a swoughe to the erthe, and there
15 he sowned oftyntymys, and sir Lucan and sir Bedwere offtetymys
hove hym up. And so waykly betwyxte them they lad hym to a lytyll
chapell nat farre frome the see, and whan the kyng was there, hym
thought hym resonabely eased.

Than harde they people crye in the fylde.

20 'Now go thou, sir Lucan,' seyde the kyng, 'and do me to wyte what
betokyns that noyse in the fylde.'

So sir Lucan departed, for he was grevously wounded in many
placis ; and so as he yode he saw and harkened by the moonelyght how
that pyllours and robbers were com into the fylde to pylle and to robbe
25 many a full noble knyght of brochys and bees and of many a good
rynge and many a ryche juell. And who that were nat dede all oute,
there they slewe them for their harneys and their ryches.

Whan sir Lucan undirstood thys warke he cam to the kynge as sone
as he myght, and tolde hym all what he had harde and seyne.

30 'Therefore be my rede,' seyde sir Lucan, 'hit ys beste that we brynge
you to som towne.'

'I wolde hit were so,' seyde the kynge, 'but I may nat stonde, my
hede worchys so... A, sir Launcelot !' seyde kynge Arthure, 'thys
day have I sore myssed the ! And alas, that ever I was ayenste the !
35 For now have I my dethe, whereof sir Gawayne me warned in my
dreame.'

Than sir Lucan toke up the kynge the tone party and sir Bedwere the
othir parté, and in the lyfftyng up the kynge sowned, and in the lyfft-
ynge sir Lucan felle in a sowne, that parte of hys guttis felle oute of
40 hys bodye, and therewith the noble knyght hys harte braste. And
whan the kynge awoke he behylde sir Lucan, how he lay fomyng at the
mowth and parte of his guttes lay at hys fyete.

'Alas,' seyde the kynge, 'thys ys to me a fulle hevy syght, to se thys
noble deuke so dye for my sake, for he wold have holpyn me that had

more nede of helpe than I ! Alas, that he wolde nat complayne hym, for hys harte was so sette to helpe me. Now Jesu have mercy uppon hys soule !'

Than sir Bedwere wepte for the deth of hys brothir.

5 'Now leve thys mournynge and wepyng, jantyll knyght,' seyde the kyng, 'for all thys woll nat avayle me. For wyte thou well, and I myght lyve myselff, the dethe of sir Lucan wolde greve me evermore. But my tyme passyth on faste,' seyde the kynge. 'Therefore,' seyde kynge Arthur unto sir Bedwere, 'take thou here Excaliber, my good swerde, 10 and go wyth hit to yondir watirs syde ; and whan thou commyste there, I charge the throw my swerde in that water, and com agayne and telle me what thou syeste there.'

'My lorde,' seyde sir Bedwere, 'youre commaundement shall be done, and lyghtly brynge you worde agayne.'

15 So sir Bedwere departed. And by the way he behylde that noble swerde, and the pomell and the hauffte was all precious stonys. And than he seyde to hymselff, 'If I throw thys ryche swerde in the water, thereof shall never com good, but harme and losse.' And than sir Bedwere hyd Excalyber undir a tre, and so as sone as he myght he cam 20 agayne unto the kynge and seyde he had bene at the watir and had thrown the swerde into the watir.

'What sawe thou there ?' seyde the kynge.

'Sir,' he seyde, 'I saw nothyng but wawis and wyndys.'

'That ys untruly seyde of the,' seyde the kynge. 'And therefore go 25 thou lyghtly agayne, and do my commaundemente ; as thou arte to me lyff and dere, spare nat, but throw hit in.'

Than sir Bedwere returned agayne and toke the swerde in hys honde ; and yet hym thought synne and shame to throw away that noble swerde. And so effte he hyd the swerde and returned agayne and 30 tolde the kynge that he had bene at the watir and done hys commaundement.

'What sawist thou there ?' seyde the kynge.

'Sir,' he seyde, 'I sy nothyng but watirs wap and wawys wanne.'

'A, traytour unto me and untrew,' seyde kyng Arthure, 'now hast 35 thou betrayed me twyse ! Who wolde wene that thou that hast bene to me so leve and dere, and also named so noble a knyght, that thou wolde betray me for the ryches of thys swerde ? But now go agayn lyghtly ; for thy longe tarynge puttith me in grete jouperté of my lyff, for I have takyn colde. And but if thou do now as I bydde the, if ever I 40 may se the, I shall sle the myne owne hondis, for thou woldist for my rych swerde se me dede.'

Than sir Bedwere departed and wente to the swerde and lyghtly toke hit up, and so he wente unto the watirs syde. And there he bounde the gyrdyll aboute the hyltis, and threw the swerde as farre into the

watir as he myght. And there cam an arm and an honde above the watir, and toke hit and cleyght hit, and shoke hit thryse and braundysshed, and than vanysshed with the swerde into the watir.

So sir Bedwere cam agayne to the kynge and tolde hym what he saw.

5 ‘Alas,’ seyde the kynge, ‘helpe me hens, for I drede me I have taryed over longe.’

Than sir Bedwere toke the kynge uppon hys bak and so wente with hym to the watirs syde. And whan they were there, evyn faste by the banke hoved a lytyll barge wyth many fayre ladyes in hit, and amonge 10 hem all was a quene, and all they had blak hoodis. And all they wepte and shryked whan they saw kynge Arthur.

‘Now put me into that barge,’ seyde the kynge.

And so he ded sofftely, and there resceyved hym three ladyes with grete mournyng. And so they sette hem downe, and in one of their 15 lappis kyng Arthure layde hys hede. And than the quene seyde,

‘A, my dere brothir ! Why have ye taryed so longe frome me? Alas, thys wounde on youre hede hath caught overmuch coulde !’

And anone they rowed fromward the londe, and sir Bedyvere behylde all tho ladyes go frowarde hym. Than sir Bedwere cryed and 20 seyde,

‘A, my lorde Arthur, what shall becom of me, now ye go frome me and leve me here alone amonge myne enemyes ?’

‘Comforte thyselff,’ seyde the kynge, ‘and do as well as thou mayste, for in me ys no truste for to truste in. For I muste into the vale of 25 Avylyon to hele me of my grevous wounde. And if thou here nevermore of me, pray for my soule!’

But ever the quene and ladyes wepte and shryked, that hit was pité to hyre. And as sone as sir Bedwere had loste the syght of the barge he wepte and wayled, and so toke the foreste and wente all that nyght.

30 And in the mornyng he was ware, betwyxte two holtis hore, of a chapell and an ermytage. Than was sir Bedwere fayne, and thyder he wente, and whan he cam into the chapell he saw where lay an ermyte grovelynge on all four, faste there by a tumbe was newe gravyn. Whan the ermyte saw sir Bedyvere he knewe hym well, for he was but 35 lytyll tofore Byssshop of Caunterbury that sir Mordred fleamed.

‘Sir,’ seyde sir Bedyvere, ‘what man ys there here entyred that ye pray so faste fore ?’

‘Fayre sunne,’ seyde the ermyte, ‘I wote nat veryly but by demynge. But thys same nyght, at mydnyght, here cam a numbir of ladyes and 40 brought here a dede corse and prayde me to entyre hym. And here they offird an hondred tapers, and they gaff me a thousande besaunes.’

‘Alas !’ seyde sir Bedyvere, ‘that was my lorde kynge Arthur, whych lyethe here gravyn in thys chapell.’

Than sir Bedwere sowned, and whan he awooke he prayde the

ermyte that he myght abyde with hym styлле, there to lyve with fastyng and prayers :

‘For from hens woll I never go,’ seyde sir Bedyvere, ‘be my wyll, but all the dayes of my lyff here to pray for my lorde Arthur.’

5 ‘Sir, ye ar wellcom to me,’ seyde the ermyte, ‘for I know you bettir than ye wene that I do : for ye are sir Bedwere the Bolde, and the full noble duke sir Lucan de Butler was your brother.’

Than sir Bedwere tolde the ermyte all as ye have harde tofore, and so he belaffte with the ermyte that was beforehande Byssshop of 10 Caunterbury. And there sir Bedwere put uppon hym poure clothys, and served the ermyte full lowly in fastyng and in prayers.

Thus of Arthur I fynde no more wrytten in bokis that bene auc-
torysed, nothir more of the verry sertaynté of hys dethe harde I never
rede, but thus was he lad away in a shyp wherein were three quenys ;
15 that one was kynge Arthur syster, quene Morgan le Fay, the tother was
the quene of North Galis, and the thirde was the quene of the Waste
Londis. Also there was dame Nynyve, the chyff lady of the laake,
whych had wedded sir Pellyas, the good knyght ; and thys lady had
done muche for kynge Arthure. (And thys dame Nynyve wolde
20 never suffir sir Pelleas to be in no place where he shulde be in daungere
of hys lyff, and so he lyved unto the uttermuste of hys dayes with her
in grete reste.)

Now more of the deth of kynge Arthur coude I never fynde, but
that thes ladyes brought hym to hys grave, and such one was entyred
25 there whych the ermyte bare wytnes that sometyme was Byssshop of
Caunterbury. But yet the ermyte knew nat in sertayne that he was
veryly the body of kynge Arthur ; for thys tale sir Bedwere, a knyght
of the Table Rounde, made hit to be wrytten.

Yet som men say in many partys of Inglonde that kynge Arthure
30 ys nat dede, but had by the wyll of oure Lorde Jesu into another place ;
and men say that he shall com agayne, and he shall wyne the Holy
Crosse. Yet I woll nat say that hit shall be so, but rather I wolde sey :
here in thys worlde he chaunged hys lyff. And many men say that there
ys wrytten uppon the tumber thys :

35 HIC IACET ARTHURUS, REX QUONDAM REXQUE FUTURUS

And thus leve I here sir Bedyvere with the ermyte that dwelled that
tyme in a chapell besydes Glassyngbury, and there was hys ermytage.
And so they lyved in prayers and fastynges and grete abstynance.

Annexe 3

Glossaire (tiré de l'édition d'Eugène Vinaver)

p. 714

swoughe : swoon

to wyte : to know, to find out

to betoken : to signify

yode : went, fell

to harken : to listen

bee : ring, bracelet

all oute : altogether

harneys : arms, armour

tone : one

therewithall : thereupon

braste : broke, burst

p. 715

yon : those

lightly : quickly

hauffte : handle

leve, lyff : dear, beloved

efte : again

wap : lap

wanne : become dark

wene : think, expect

p. 716

cleyght : clasped, embraced, seized

evyn : directly, straight ; close, near

faste : soon ; closely ; near ; earnestly

ware : aware (of)

holt : wood, copse

hore : grey, bare

fayne : obliged

gravyn : dug, buried

fleamed : banished, put to flight

veryly : fully, really

demyng : guessing, suspicion

p. 717

belaffte : remained ; left

